

relations

MONTREAL

DÉCEMBRE 1976

VOL. 36 No. 421

PRIX: 75c

QUÉBEC et son AVENIR

Le Québec veut-il vivre?

par Irénée Desrochers

A la suite de l'élection du 15 novembre

par Jean-Guy Pagé

La crise de l'Église en France, en Italie

— Jean-Paul Labelle

— Jacques Chênevert

Les Catholiques américains élisent leur Président

par Raymond Bourgault

Romans québécois féminins

La femme et le pays toujours futurs

par Gabrielle Poulin

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Irénée Desrochers

Conseil de Direction: Bernard Carrière, Jean-Louis D'Aragon, Jean-Guy Saint-Arnaud, Jacques Saint-Aubin.

Comité de Rédaction: Jacques Chênevert, Irénée Desrochers, Marcel Marcotte, secrétaire

Administration: Maurice Ruest

Rédaction, Administration et Abonnements:
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal - H2P 2L9
tél.: 387-2541.

Publicité: Liliane Saddik, 1700, rue Allard, Ville Brossard.
Téléphone 678-1209.

M. Jean-Robert Gendron est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.

numéro 421
décembre 1976

SOMMAIRE

Québec après les élections

Le Québec veut-il vivre? Irénée Desrochers 323

Commentaires à la suite de
l'élection du 15 novembre Jean-Guy Pagé 328

France, Italie, U.S.A. : vie de l'Eglise

La crise de l'Eglise en France Jean-Paul Labelle 330

L'Eglise d'Italie en congrès Jacques Chênevert 333

Les catholiques américains
élisent leur Président Raymond Bourgault 335

Réflexions

La pensée d'un homme exceptionnel: André
Malraux, 1901-1976 L.-B. Raymond 339

Impact de l'Incarnation
sur la vie du chrétien Roland Lachance 340

Lectures du mois

Pour se retrouver dans les
dédalles de la pensée marxiste Richard Arès 341

Peut-on parler de névrose chrétienne? Maurice Ruest 342

Chroniques

CINÉMA: Face à ... quoi? - Jean-René Ethier 343
Sur le dernier film d'Ingmar Bergman

THÉÂTRE: Georges-Henri d'Auteuil 345
Le bon, le pire et le meilleur

LITTÉRATURE: Romans québécois Gabrielle Poulin 347
féminins des années '70

Tables de l'année 1976 350

Ouvrages reçus 351

Relations est une publication des Éditions Bellarmin.
Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75c

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans
le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec* (RADAR) de la Bibliothèque nationale du Québec,
dans l'*Index analytique de périodiques de langue française* (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le
Répertoire canadien sur l'éducation. Dépôt légal,
Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

Les élites politiques les bas salariés et la politique du logement à Hull

par Caroline Andrew, André Blais et
Rachel Des Rosiers

15 x 23 cm., 280 pages. - Prix: \$6.75

Critique épistémologique de l'analyse systémique de David Easton

par Denis Monière

15 x 23 cm., 254 pages. - Prix: \$9.00

La syntaxe narrative des tragédies de Corneille

15 x 23 cm., 172 pages. Prix: \$6.00

Jurivoc

Lexicographie, bilinguisme juridique et ordinateur

par Viateur Bergeron et David C. Burke

15 x 23 cm., 352 pages. - Prix: \$12.50

En vente chez votre librairie et aux:

Editions de l'Université d'Ottawa

65, avenue Hastey
Ottawa, Ont.
K1N 6N5

Une lecture choisie pour personnes cultivées

Les Abénaquis,

Habitat et Migrations
(17e et 18e siècles)

par P.-André Sévigny

249 pages; \$9 (par la poste \$9.50)

Aux Editions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent
Montréal
H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541

LE QUÉBEC VEUT-IL VIVRE?

par Irénée Desrochers

Il est difficile de mesurer l'amplitude de la secousse qui continue d'ébranler le Québec depuis les élections provinciales. Les réactions d'un journal comme le *Toronto Star* indiquent que la secousse a été assez forte pour susciter de l'énervement jusque chez nos amis anglophones, censés si calmes et si froids. Au-delà de l'ébranlement initial, un dynamisme a été déclenché, qui va évoluant et se développant. Cela ne fait tout de même que commencer.

Quelle qu'en soit l'issue, un changement très important est en préparation. Au plan de la psychologie sociale, le climat est déjà transformé. Reste à voir quelles en seront les conséquences réelles au plan de la vie politique et les ultimes résultats au plan juridique.

Entre les appels au peuple qui marquent notre vie électorale, l'activité politique avait auparavant tendance à se calmer. Plus de temps morts, désormais, plus de répit: on dirait

que la prochaine campagne électorale est déjà commencée.

Une fois tournée cette page dans le livre de notre histoire, c'en est fait pour longtemps du train-train de la vie politique d'antan. Il semble bien s'être produit quelque chose d'irréversible. A peu près tout le monde a été surpris le soir du 15 novembre; on est en droit de se demander quelles surprises nous réserve maintenant l'avenir.

Quelques grands problèmes se sont entremêlés, ou plutôt rejoints. Le problème de l'indépendance politique du Québec avec son aspect national et constitutionnel, le problème du progrès social et de l'affirmation culturelle propres au Québec, et le problème de la volonté d'un peuple qui a, dans un geste historique, à prendre une grande décision. Nous en avons pris subitement conscience: dorénavant, il est plus net que tout notre avenir est en jeu.

songe non pas à défendre le *statu quo*, mais à concevoir un Canada nouveau, dans une nouvelle fédération, sans davantage préciser pour l'instant.

Dans le Québec, les autres partis provinciaux, face au Parti Québécois, auront à préciser aussi leur position. On peut prévoir qu'ils seront tous opposés au *statu quo*. Position négative qui, même indirectement, représente un certain appui à celle du nouveau gouvernement. Ils ont, évidemment, l'obligation de pousser plus loin et de définir comment ils conçoivent positivement leur nouveau fédéralisme. Car, eux aussi, en toute franchise, doivent admettre qu'ils sont sans doute en recherche. Ils ne peuvent, à leur tour, nous laisser trop longtemps dans l'incertitude. Et il reste à voir comment, en cela, face à d'autres provinces moins avancées, ils se trouveront forcément, même si c'est indirectement encore, à appuyer le gouvernement du Québec, en faisant avec lui un bout de chemin peut-être plus long qu'ils ne veulent en ce moment le laisser croire.

I— Le problème de l'auto-détermination

Il faut d'abord chercher à bien poser le problème. Comment est-ce que chacun se situe face au *statu quo* dans la fédération canadienne actuelle?

M. Trudeau lui-même, dans son discours à la conférence fédérale-provinciale des premiers ministres du 14 décembre, disait que nous entrons dans une période où il s'agit de "réexaminer" et de "mettre à l'épreuve" nos structures, nos institutions, nos liens et nos rapports "et même nos convictions". Nous sommes, dit-il, devant un défi qui ouvre de "nouvelles" possibilités et la tâche n'est pas de maintenir à tout prix le *statu quo*, mais plutôt de bâtir

un fédéralisme encore plus fécond. C'est déjà, au moins implicitement, faire l'aveu que certaines réponses du passé ne suffiront plus.

Quelques premiers ministres d'autres provinces ont déjà dit, à l'occasion de cette conférence, que la position du premier ministre du Québec était claire et qu'il restait aux autres premiers ministres à clarifier la leur. Le gouvernement du Québec, lui, veut une redéfinition collective dont l'aboutissement serait la souveraineté politique du Québec dans une association économique avec le reste du Canada.

De son côté, le premier ministre de l'Ontario, M. Davis, affirme qu'il

C'est dire que les électeurs québécois auront à distinguer le plus clairement possible en quoi nos divers partis provinciaux du Québec se rapprocheront, du moins quand on les comparera à des partis fédéraux ou à des partis provinciaux d'autres provinces, et en quoi précisément ils voudront se distinguer. Car à travers le réseau des slogans et sous le vernis des apparences, il y aura les divergences réelles parmi lesquelles, finalement, le véritable choix se posera. Mais quel sera-t-il exactement lors de la dernière étape? Si le *Toronto Star* a pu parler d'avance d'une espèce de gouvernement national de coalition à préparer du côté des anglophones, à quelle solidarité et à quels rapprochements pouvons-nous songer du côté du Québec?

Seul, un vrai débat, ouvert et franc, vigoureux cependant dans toute son honnêteté, permettra de projeter la lumière nécessaire, non pas sur les intérêts purement partisans des partis politiques, mais sur le bien véritable de l'ensemble du peuple québécois.

Il faudra dissiper certaines ambiguïtés. Il y en a d'abord une, et de taille, concernant l'usage des mots "séparation" et "séparatisme". A l'étape présente, le mot "séparatisme" sert encore à embrouiller les choses. Il est très difficile d'essayer de discuter sérieusement, si on fausse en partant la position de l'autre. C'est ainsi que, par un simple mot, le "séparatisme" des Péquistes, on croit, sans plus d'arguments, pouvoir balayer la position du gouvernement actuel du Québec.

Ce gouvernement insiste pour dire qu'il ne vient ni détruire, ni isoler, mais bâtir. Il ne parle *pas* de "souveraineté politique" *séparément*, c'est-à-dire sans joindre cette donnée à son pendant, "un nouveau mode de relations", "un nouveau partnership", un type d'association économique avec le reste du Canada.

Reconnaissant avec réalisme l'interdépendance qui existe entre le Québec et le Canada, adoptant une attitude positive et une volonté de coopération, le gouvernement du Québec recherche une nouvelle association, qui permettrait au peuple du Québec de mieux s'épanouir, et conséquemment à tous les autres membres canadiens de cette association de mieux s'entendre avec lui. Il ne faut pas oublier que bâtir ensemble une nouvelle association économique suppose, dans cet ordre de réalités, des accords qui, de leur nature, ne peuvent être uniquement économiques, au sens restreint du terme, mais sont, eux aussi, "politiques" et font partie d'accords "politiques" fondés sur le vouloir-coopérer-ensemble de deux peuples.

C'est donc une caricature, une façon de bloquer la discussion, même un refus pratique du dialogue, que d'attribuer au gouvernement actuel du Québec un "séparatisme" qui n'est pas le sien. Ce ne peut être autre chose, en fait, qu'un obstacle dressé avec une certaine petitesse par l'adversaire, quand il n'a pas encore trouvé le courage d'envisager de front, un par un, les grands problèmes eux-mêmes.

Le fédéraliste qui s'obstine à uti-

liser cette tactique en accolant au gouvernement du Québec une étiquette aussi simpliste devrait prendre conscience qu'il fait le jeu de ces autres fédéralistes qui lancent avec dépit, sinon avec mépris, leur "The hell with Quebec", et qui deviennent effectivement, eux, les vrais séparatistes. Le gouvernement du Québec ne propose jamais la souveraineté comme s'il s'agissait d'un pays qui n'a pas l'intention de se ré-unir dans un nouveau type d'association. Il n'est pas "séparatiste". Dans la poursuite de son objectif de souveraineté-association, il doit même lutter contre le séparatisme.

Le parti au pouvoir aura sans doute à étaler plus amplement le dossier qui lui permettra de démontrer comment le fédéralisme actuel, que l'on a prétendu si "rentable", offre des handicaps dont le peuple québécois ne veut plus; comment, plus en détail, un nouveau mode de relations entre les deux grands peuples du Canada leur serait mutuellement profitable, en étant plus stimulant et plus productif, en créant des liens plus féconds, de sorte que s'améliorerait leur "convivialité". Entre autres, les implications plus directement financières et économiques de cette nouvelle "association" pourront, au moment opportun, mais devront, au moment critique, être présentées et expliquées.

Cet éclairage suppose une recherche à laquelle on devra accorder le temps nécessaire. De plus, par la voie de l'information et du débat, il faut permettre au processus assez long par lequel passe l'éducation de

l'opinion publique, de prendre tout le temps requis pour qu'il ne soit pas escamoté. Se défier des tactiques de droite, qui aboutiraient à un dialogue de sourds, et des tactiques de gauche qui, à force de demander tout de suite la lune, rendraient impossible un déblocage en direction du meilleur progrès pratiquement réalisable, tel est le défi qu'ont à relever les hommes de bonne volonté, quelle que soit l'option qu'ils appuient présentement.

Une seconde ambiguïté découlerait du fait d'une possible confusion entre l'option fondamentale de la souveraineté-association et d'autres types de problèmes, secondaires par rapport à cette option de base, tels des décisions ou des projets de lois concernant la répartition de la dette des jeux olympiques, des modalités de l'aide à l'entreprise, des formules d'aide au logement, ou quelque autre législation ponctuelle. On n'aimerait pas certaines décisions du gouvernement dans l'un ou l'autre de ces domaines; par une sorte de transfert dû au dépit, et perdant le sens des proportions, oubliant même un peu qu'aucun gouvernement ne peut être parfait, on trouverait là prétexte à bloquer, sur un autre terrain, infiniment plus important, la considération impartiale d'une décision qui touche la destinée même de tout un peuple. Confusion malheureuse, parce qu'on n'aura pas suffisamment distingué les diverses questions en jeu, ni accordé à chacune le poids proportionnel qu'elle mérite.

II— Le progrès social et l'affirmation culturelle propres au Québec

L'indépendance ne doit pas se révéler purement formelle, un cadre plus ou moins attirant, mais sans contenu suffisant. La réalité humaine et sociale vécue importe plus qu'une transition purement juridique prise en elle-même, comme si l'indépendance politique pouvait être simplement une fin en soi, et non pas d'abord un moyen en vue d'un objectif valable. Un moyen de confirmer un type de vie plus libre, plus juste et plus fraternelle, un moyen de mieux favoriser notre développement économique, social et culturel, et de con-

solider ainsi les assises d'une indépendance réelle.

Indépendance politique et qualité de la vie collective sont des données assez interdépendantes: si tout le progrès social rêvé n'est peut-être pas finalement réalisable sans le parachèvement de l'indépendance politique, l'indépendance, elle, est peut-être plus sûrement réalisable en acceptant une certaine logique interne qui veut que la recherche du progrès social et du développement culturel entraîne, à son tour, le mouvement vers l'indépendance. Cette interaction

fait partie d'un dynamisme que les réalistes voudront respecter.

On doit se défier d'un certain attentisme qui ferait reporter à la période qui suivrait l'obtention de la souveraineté des mesures de progrès social qui peuvent être exigées précisément pour y conduire. Maîtres chez nous, c'est pour quoi faire? Et, de l'autre côté, dans le but de faire ce que nous voulons, est-il nécessaire de devenir pour cela vraiment maîtres chez nous? Ce sont les deux côtés de la médaille. Autant un programme échevelé peut effaroucher les uns au moment du référendum, autant un programme trop maigre et des réalisations insuffisantes peuvent enlever à d'autres, toujours vulnérables aux "promesses" de l'ancien régime, le stimulant nécessaire pour les amener à désirer cette indépendance. Un enthousiasme nouveau et surprenant d'une bonne partie du peuple s'est manifesté à l'occasion de la victoire du 15 novembre. Il ne faudrait pas laisser tomber cet enthousiasme dans une action trop lente et dans la déception qui s'ensuit, mais le nourrir par une série de démarches significatives, correspondant aux attentes de plusieurs.

Nous sommes à la recherche d'un nouveau contrat social. La formule n'est pas donnée magiquement d'avance. Il serait malhonnête d'attribuer au nouveau gouvernement, pour plus facilement la rejeter, une position qui n'est pas vraiment la sienne.

Le gouvernement actuel du Québec se propose de développer progressivement un nouveau type de société. Il parle d'un type de social-démocratie. Il est clair que, dans la poursuite d'une formule qui soit de chez nous, il cherche à éviter des extrêmes. Le premier extrême, de type capitaliste, a contribué à trop bloquer jusqu'ici notre société. Le second, celui d'un chambardement trop radical, en manquant de réalisme, contribue à ralentir de fait le progrès social, quand il ne le bloque pas effectivement, à cause des craintes qu'il suscite chez nombre d'électeurs, ou de la passivité un peu trop facile qui découle de la contemplation d'une utopie rigide et lointaine, ou à cause des prétextes qu'il peut ainsi fournir au pouvoir pour ne pas engager des réformes importantes qui sont en soi réalisables.

Pour faire la lutte à l'action d'un gouvernement en recherche et en né-

cessaire expérimentation, rien de plus simple que de lui coller injustement des étiquettes simplistes. Les trucs démagogiques ont tellement été utilisés chez nous qu'on peut croire, à la lumière des dernières élections, que le peuple ne s'y laissera pas toujours prendre aussi facilement qu'autrefois. Concilier, d'une part, la réalisation d'un consensus dans un climat de vraie liberté et, d'autre part, la poursuite du bien commun d'au moins la majorité de la population n'est pas toujours si simple. Car les puissances cachées, même si elles sont minoritaires, cherchent par des moyens à leur mesure à cacher leurs abus et à "rationaliser" leurs privilèges pour essayer de les justifier. Pas plus que tous les autres peuples, nous n'éviterons les difficultés de cet enfantement. Seront à dénoncer tous les dogmatistes qui, pour mieux l'attaquer, déformeront la pensée du parti au pouvoir.

Les structures de cette société plus démocratique et plus juste se révéleront *graduellement* à mesure que seront vécues les exigences d'une série de mesures nouvelles qu'on aura mises en place.

Les problèmes du logement, de la sécurité du revenu, de l'aide sociale adéquate, de l'aide aux familles, des garderies populaires, de la protection efficace du consommateur, sont autant d'exemples de points d'insertion dans le tissu social qui favoriseront le développement d'une société nouvelle fondée sur l'homme et offrant de meilleures conditions de vie à une partie importante du peuple.

De plus, c'est en s'attendant sérieusement à améliorer les conditions de travail que l'on contribuera à la promotion d'un nouveau climat. De meilleures réponses aux problèmes de l'emploi, de la santé et de la sécurité au travail, du droit syndical et de la participation à la vie de l'entreprise, ainsi que du revenu des petits salariés, serviront à bâtir une société nouvelle.

Le développement de nos entreprises et de nos coopératives, l'expansion beaucoup plus prononcée du mouvement populaire de nos caisses d'épargne jusque dans le secteur de l'investissement, les contrôles nécessaires de notre économie et les impératifs d'une meilleure planification, auront des répercussions dont la portée, pour la conquête de notre indépendance réelle, pourra se révéler des plus fondamentales. Dans le grand dialogue mondial du

Dans des groupes ou des peuples une prise de conscience s'éveille qui, faisant reculer la résignation ou le fatalisme, les entraîne à leur libération et à la prise en charge de leur destin...

Pour réaliser le droit au développement:

- a) *Que les peuples ne soient pas empêchés de se développer selon leurs propres caractéristiques culturelles;*
- b) *Que dans la collaboration mutuelle chaque peuple puisse être lui-même le principal artisan de son progrès économique et social;*
- c) *Que chaque peuple puisse prendre part à la réalisation du bien commun universel comme membre actif et responsable de la société humaine, à un plan d'égalité avec les autres peuples.*

("La justice dans le monde", Synode des Evêques, Rome, 1971.)

Nord et du Sud, que vaudra la gloire d'une "indépendance politique" si nous devenons une dépendance ou quasi-colonie du Nord?

Enfin, pour la conquête d'une indépendance qui en vaut le coup, sont également d'une importance capitale les implications d'un développement culturel sérieux, — dans le sens de notre héritage historique et de notre identité nationale, — et d'une maîtrise raisonnable de nos communications sociales. Les mises au point d'une politique linguistique et d'une politique scolaire ne sauraient être équitables si elles ne respectent pas les intérêts majeurs, impératifs et pressants, du groupe francophone. Le type d'intégration des non-francophones dans la société québécoise doit favoriser l'espoir de gagner leur appui à un grand projet auquel nous, de la majorité, nous n'avons pas le droit de renoncer: celui d'abord de bâtir un Québec qui devienne, au sens plein du terme, une patrie pour notre peuple. En ce sens, il ne peut pas y avoir deux Québécois.

Voilà des défis réels à commencer à relever, sans trop tarder, avant que ne se déroulent les étapes immédiates du scénario qui nous acheminera au référendum. Les efforts de notre recherche collective doivent porter autant sur ces réali-

sations que sur les conditions explicites d'un référendum qui risquerait autrement d'être prématuré. Il faut sans doute éviter la naïveté qui ne tiendrait pas compte des obstacles que suscite une situation présente difficile. Mais une opinion publique vigilante ne doit pas permettre au gouvernement à Québec de prendre

prétexte de ces difficultés immédiates pour ne pas tenter pour ainsi dire l'impossible. S'il est juste de dire que nous sommes vraiment à un tournant dramatique de notre histoire, où il est difficile de concevoir qu'on puisse risquer des enjeux plus importants, il est temps de donner un grand coup.

III— La volonté de vivre

Il ne suffit pas d'esquisser des projets et d'accumuler de l'information, même dans une avalanche de statistiques. On peut ne plus voir la forêt à cause des arbres. Le risque est d'en rester là, sans avoir fait suffisamment l'analyse qui permette de soupeser le poids respectif des données, de façon à en tirer les vraies conclusions, qui souvent ne peuvent être que des conclusions courageuses devant lesquelles on est porté à hésiter. Il y a un type d'intellectualisme qui peut servir de prétexte à la passivité, donc à la cristallisation du *statu quo*. Mais le *statu quo* est devenu impossible, irréversiblement.

Il ne suffit pas d'avoir le cœur bien placé, d'exprimer les velléités qui découlent d'un certain sentimentalisme. Il faut vraiment vouloir.

Des spécialistes d'études prospectives, qui ont voulu pousser leur réflexion de la façon la plus scientifique possible, ont dégagé du Québec actuel la projection d'une image globale assez pessimiste; d'où leur qualificatif de "société refroidie" pour décrire le Québec de demain, celui de l'an 2001, s'il continue à évoluer comme il l'a fait depuis vingt ans. Mais ce scénario peu optimiste, pas du tout impossible, disent-ils, devrait être considéré comme un scénario de l'inacceptable. Si les Québécois *veulent* se libérer des tendances démographiques, économiques et socio-culturelles qui, actuellement, les poussent de plus en plus dans un état insidieux d'hibernation (ce sera plus que jamais le "mon pays, c'est l'hiver", mais sur un air assez triste), d'autres voies demeurent ouvertes. "Mais ça, c'est aux Québécois de le décider." "La partie est loin d'être jouée, et pour peu que les Québécois *décident* de devenir des *acteurs dynamiques et volontaires* dans la construction de leur avenir, il peut y avoir

des lendemains qui chanteront vraiment(1)!"

On a beau parler d'auto-détermination dans des envolées ou des thèses où il est question de "maître chez nous" et de la prise en main de nos destinées, le peuple ne doit jamais oublier que l'auto-détermination suppose d'abord non seulement de "l'auto", de quelque autonomie que ce soit, mais, comme le mot le dit, de la *détermination* dans l'auto-détermination. Un esprit de décision dans l'auto-décision. De l'énergie. Une vigueur.

Il s'agit de mettre plus de sérieux à mieux définir nos valeurs de base. Quelles sont nos valeurs, à nous, en ce sens que nous les assumons vraiment, qui puissent constituer le fondement de notre force, parce que, attachés que nous sommes à ces valeurs, elles deviennent la source où nous puisons notre détermination bien résolue? Ou préférons-nous glisser dans un colonialisme culturel qui nous condamne comme nation à vivre avant de disparaître?

La véritable liberté est l'une de ces valeurs primordiales. C'est le fruit d'une conquête incessante. La liberté est le fruit d'une libération. Pas uniquement la libération de tous les jougs inacceptables qui nous viennent des "étrangers". Mais d'abord et avant tout la libération de nos propres complexes, de nos peurs aveugles, irraisonnées et déraisonnables. La libération de nos propres lâchetés, de ces molleses qui nous permettent, dans notre passivité, d'accepter servilement les aliénations qui nous viennent d'ailleurs, mais qui n'ont finalement de puissance que parce qu'elles peuvent

compter sur une connivence avec les aliénations qui ont leur source en nous-mêmes.

Si les diverses aliénations communiquent par osmose, de leur côté, les libérations, elles aussi, se rejoignent pour finalement donner le coup d'envoi à la libération. A condition de nous libérer nous-mêmes des hésitations et des peurs qui nous font reculer devant le coup de barre à donner pour ne pas trahir ce que nous sommes profondément.

La "réalité" québécoise a ses exigences. La réponse à ces impératifs exige non seulement lucidité, mais dynamisme. Certains parlent même de discipline. C'est que tout ce qui a vraiment de la valeur a d'habitude un prix. Ou nous ne *voulons* pas, et alors l'immaturité nous fera croire qu'il n'y a pas là de prix à payer, tout simplement parce que le défi n'aura pas été relevé; mais l'inconscience durera-t-elle longtemps? Elle ne peut que préparer d'amers réveils. Ou bien nous *voulons*, et alors il y a, bien sûr, un prix à payer; mais cette acceptation lucide et courageuse, seule source de la fierté, est le signe d'une fécondité. D'une maturité. La fête devient possible. Sans fête, le peuple finit par mourir. Où peut être la fierté? Où peut loger l'espoir?

Il y a un domaine particulièrement sensible aux répercussions concrètes de ces valeurs. C'est le secteur économique. Il est d'ailleurs inséparable, pratiquement, des autres domaines, politique, social, familial, culturel. Il ne suffit pas que, dans sa participation à la vie politique, le peuple acquière assez de maturité pour refuser qu'on le méprise en le traînant dans les faux sentiers de la démagogie et de la petite mesquinerie partisane. Il ne suffit pas que, dans leurs aspirations à une vie collective plus humaine et plus équitable, nos gens vibrent à la passion du bien général de leur peuple, et s'habituent à la discipline requise pour qu'un contrat social soit possible qui respecte le bien de la majorité. Il faut de plus, et peut-être faudrait-il le signaler très tôt dans le raisonnement, assurer une vie économique saine, forte et prospère pour la collectivité.

Il ne suffit pas de constater la contradiction dans laquelle notre évolution démographique nous place: de vouloir sauver notre identité nationale en survivant et de nous éteindre comme peuple en maintenant un taux de natalité tout à fait insuffisant. Il

1. P.A. Julien, P. Lamonde, D. Latouche, *Québec 2001, une société refroidie*, Québec, Ed. du Boréal Express, 1976, pp. 10, 178 et 191 (les soulignés sont ajoutés).

faut, à la base d'une législation sociale donnant aide et appui à nos familles, à la base d'une politique générale de logement familial, qui manifestent que la collectivité veut vraiment prendre les moyens efficaces, une économie assez solide et productive pour fournir ces moyens.

Une économie saine et prospère qui soit à nous est plus qu'une donnée intimement reliée au sens à donner à l'indépendance politique; sa construction et son espoir sont, en partie, une condition même de l'obtention de cette indépendance. Mais alors, le succès d'une telle entreprise d'envergure suppose de notre part une détermination consciente et bien tenace.

Si l'insuffisance trop prononcée des capitaux, leur fuite et leur hésitation sont invoquées contre nous, si le degré de notre épargne est en jeu, alors il nous faudra vouloir assez nos objectifs fondamentaux pour nous décider à épargner davantage, s'il le faut, et à résister à la consommation mal orientée à laquelle la publicité alléchante d'une société de consommation nous convie. Cette société de consommation n'est pas logiquement orientée à lutter pour la survie de notre peuple. Nous décider aussi à épargner dans nos propres institutions et celles parmi elles qui orientent nos épargnes là où le demande notre avantage collectif. Le rapatriement de nos épargnes exige de la vision.

Si l'on invoque, comme une objection, l'importance des investissements, la nécessité d'une dose énorme d'investissements étrangers, alors, — puisque des économistes sérieux nous disent que, tout en tenant compte du mouvement d'ensemble des capitaux qui entrent et qui sortent du Québec, nous payons le luxe d'une exportation nette de nos propres épargnes, — il faudra songer, dans la mesure où ce sera nécessaire, à investir davantage nos épargnes chez nous au lieu de permettre à d'autres de s'en emparer pour les investir à l'étranger. C'est donc qu'il vaudrait mieux nous réorienter et que l'État québécois, tout en encadrant et en contrôlant suffisamment les investissements étrangers, incite nos propres investisseurs à investir ici.

Ceci devrait progressivement affecter notre structure économique, le niveau de chômage, le rythme des innovations technologiques, notre productivité et notre situation con-

currentielle. Nous serions plus responsables de notre développement, de notre développement économique global et régional. Si l'État du Québec, dans une économie qui a l'ambition de toute sa modernité possible, est l'outil indispensable, il faut que cet État soit bien à nous.

Nous devons donc prendre davantage conscience que si nous tenons à notre identité historique, nationale et culturelle, il nous faut, en toute logique et sans aucun chauvinisme, vouloir nous donner, par nos épargnes et nos investissements, ce substratum nécessaire qu'est notre "identité" économique. Vouloir aussi protéger et développer nos terres, créer et développer nos entreprises, nos affaires, nos institutions financières, nos coopératives et nos caisses d'épargne et, dans toute la mesure nécessaire et désirable, la puissance économique de notre État, avec les cadres francophones compétents que toutes ces institutions appellent.

Il n'est guère conséquent de vouloir être "Québécois" et de ne pas chercher suffisamment, pour être soi-même, à se distinguer de la société américaine. Le "laisser aller, laisser faire" du plus mauvais libéralisme est autant à condamner au plan économique qu'au plan culturel. Notre terre, au sens large du terme, nos capitaux sont la première ligne du front où se joue notre identité nationale. C'est l'assise de la patrie.

Vaut-il tellement la peine de se battre pour les oripeaux d'une indépendance politique plus ou moins formelle, pour devenir un territoire en dépendance économique telle qu'il ne soit guère plus qu'une quasi-colonie, à la dérive comme une banquise au nord d'une Amérique libre?

On ne peut croire, comme dans un infantilisme béat, qu'on ait vraiment le choix entre le monde des réalités où le risque, tout raisonné qu'il soit, est une nécessité et un monde imaginaire où le risque n'existerait pas. Ce monde où on voudrait bien se bercer plus confortablement des illusions qu'engendre la passivité ne peut que mener au désastre. Si l'on n'opte pas pour la vie réelle, pour ce monde des réalités dans lequel la vie elle-même commande certains risques, on court certainement le plus grand de tous les risques, celui de ne même pas survivre.

L'esprit de décision, l'initiative d'envergure, un sain goût du risque nécessaire au dynamisme s'opposent

à un dilettantisme malsain. Ce type de risque est à la base de l'assurance qu'on va survivre et, même plus, s'épanouir. L'attentisme joue, au contraire, et lâchement après tout, à la roulette avec la vie du peuple. Mais le Québec veut-il vraiment vivre? Il a commencé, il est vrai, à se ressaisir. Il est appelé maintenant à pousser plus loin cet effort de se reprendre en main.

Il y a des pessimistes, qui, sans trop s'en rendre compte, minent les énergies du peuple, en lui faisant sentir, parce qu'ils le croient malheureusement, qu'il est incapable de plus d'intelligence et de plus d'énergie. Cette façon de le sous-estimer est une forme voilée de paternalisme; c'est même objectivement un genre de mépris.

En projetant tout l'éclairage nécessaire pour éviter les naïvetés, il faut, au contraire, éviter de dégonfler nos gens. Sous prétexte de les rendre faussement "réalistes" en leur instillant une peur excessive, on leur enlèverait la dignité de pouvoir avoir confiance en eux-mêmes. Que les citoyens et les animateurs de toute sorte bousculent les petits politiciens qui chantent au peuple qu'il ne doit pas penser qu'il peut au besoin se "serrer la ceinture" pour le bien général des siens.

Les vrais chefs de la nation, les hommes d'état dont un peuple a besoin, quand il passe, comme le nôtre en ce moment, par le détroit où une grande politique est à choisir, inspirent le peuple et lui insufflent un élan. C'est un appui extrêmement important dans la lutte effective pour vaincre les obstacles. Il ne suffit pas de savoir que dans ce détroit le courant est plus fort, il faut effectivement ramer plus fort et forger la détermination de le vaincre.

Il y a, sans contredit, avec l'élection du 15 novembre, quelque chose de neuf dans l'air. Un véritable espoir est né. Reconnaissons tous ouvertement que le *statu quo* est impossible. Puis, quelle que soit l'option que chacun choisisse pour l'instant, soyons tous d'accord pour que cet espoir donne naissance à quelque chose de grand. Ce n'est pas une aventure ordinaire que nous allons vivre. Ce n'est pas une chance que nous pouvons manquer.

Commentaires à la suite de l'élection du 15 novembre

par Jean-Guy Pagé*

Le terme "commentaires", qui coiffe cet article, indique que ce dernier exprime une pensée assez spontanée, qui n'est pas parvenue à sa forme définitive; chose d'ailleurs quasiment impossible dans une matière comme celle qui en fait l'objet. Mais cette pensée se veut en chemin vers un état plus élaboré. Je grouperai mes propos sous deux thèmes: je commenterai d'abord quelques phénomènes plus secondaires de la dernière élection provinciale au Québec, pour m'arrêter finalement sur son phénomène principal: l'accession au pouvoir du Parti québécois.

Quelques phénomènes plus secondaires

En qualifiant de "plus secondaires" les phénomènes dont il sera question dans la première partie de cet article, je n'entends pas affirmer leur absolue marginalité, loin de là, mais simplement leur moindre importance par rapport à l'événement central de cette élection.

Si on relie la dernière élection à d'autres élections qui se sont déroulées au Québec depuis une vingtaine d'années, tant au niveau fédéral qu'au niveau provincial, on doit se réjouir de ce qu'un nombre de plus en plus grand de Québécois soient libérés de cet attachement invétéré et atavique à un parti donné, quels qu'en fussent les candidats ou le programme. Dans les années '50, le Parti conservateur fédéral, dirigé alors par M. Diefenbaker, rafla une soixantaine de sièges au Québec

dans une première élection; mais, dans l'élection subséquente, il ne lui en resta que quelques-uns. Le Parti libéral de M. Lesage renversa en 1960 l'Union nationale encore toute-puissante quelques mois auparavant. Le même parti de M. Lesage, qui en six années de pouvoir avait changé la figure du Québec en opérant ce qu'on a qualifié de "révolution tranquille" même si elle ne fut pas si tranquille que cela, fut défait en 1966. M. Bourassa connaissait en 1970 et 1973 deux victoires sûres, dont l'une apparemment archi-éclatante: il vient de subir une défaite écrasante.

Les Québécois ne sont donc pas attachés irréductiblement à un seul parti et ils peuvent signifier de façon indubitable leur mécontentement et leur désapprobation à ceux qu'ils avaient auparavant portés au pouvoir. Cela est sûrement positif au point de vue démocratique. Mais cela traduit peut-être aussi de l'inconstance, de la versatilité, et peut manifester davantage le mécontentement à l'égard d'une administration qu'une confiance absolue à un programme nouveau et à un autre parti. Le pourcentage des voix accumulées par chaque parti à la dernière élection indique, me semble-t-il, le peu de crédibilité accordée au Crédit social et au Parti national populaire ainsi que le rejet de la politique de M. Bourassa, mais est assez loin de signifier un appui inconditionnel au Parti québécois et à son option séparatiste. Les Québécois ont plutôt pris une chance par rapport à une équipe bien organisée, dirigée par un chef qui a des options claires et qui les exprime dans un langage où le peuple se retrouve, équipe qui compte aussi plusieurs noms assez prestigieux. Mais nous reviendrons sur cela plus loin.

La remontée de l'Union nationale sous la direction de son nouveau chef, M. Rodrigue Biron, en a pris plusieurs par surprise. Il faut reconnaître à M. Biron un talent d'organisateur; d'ailleurs, la machine électorale de l'Union nationale est

loin d'être disloquée, semble-t-il. De plus, M. Biron projette chez l'homme du peuple l'image du chef qui voit clair en tout et qui a des solutions simples à tous les problèmes. Mais c'est justement là ce qu'on doit craindre le plus: tout est trop simple, trop clair, trop facile, pour qu'on puisse reconnaître là une approche réfléchie des problèmes et des solutions qui tiennent compte de leur complexité. M. Biron m'est aussi apparu comme faisant la cour à l'élément anglophone du Québec d'une façon qui manquait de fierté nationale. De plus, tout en étant loin de m'opposer à ce que les Québécois possèdent la langue anglaise — parler plusieurs langues est toujours une richesse et une force, à plus forte raison parler l'anglais sur un continent quasi entièrement anglophone —, je crois qu'il faut s'interroger plus longuement sur l'âge auquel on peut enseigner une langue seconde à des enfants. Finalement, le phénomène Biron fait créditiste, du moins le créditisme à la Samson et, un peu aussi, à la Caouette.

Pourtant l'avenir du Crédit social ne semble pas rose au Québec... mais qui sait? Quant au Parti national populaire, nonobstant la droiture et la sincérité de son chef, il ne pouvait aller qu'à un échec, si peu préparé et organisé qu'il était. On ne peut plus faire des élections au Québec avec des promesses vagues, même si elles sont généreuses et nobles. Il faut un programme précis et une organisation rodée. Et c'est heureux. Cela n'élimine pas toute "utopie", entendue dans le sens moderne du mot, mais exige une utopie qui sait se donner une praxis.

Un phénomène réellement marginal, mais par lequel je me sens plus concerné comme prêtre, c'est celui de l'engagement politique, jusqu'à la candidature électorale de certains de mes confrères. Ils étaient peu nombreux, mais cela pose quand même question. Les enjeux de la dernière campagne et le climat politique actuel du Québec ne m'ont pas paru si lourds de conséquences sur

* Jean-Guy Pagé est prêtre et professeur titulaire à la Faculté de théologie de l'Université Laval. Il s'intéresse particulièrement à l'ecclésiologie et à la théologie pastorale. Il vient de publier *Réflexions sur l'Eglise du Québec* (Bellarmine, 1976).

le plan de la foi qu'ils auraient exigé l'engagement politique du clergé d'une façon électoraliste. D'ailleurs, s'ils avaient été tels ou s'ils le devenaient, il faut croire que nos évêques en premier lieu seraient intervenus ou interviendraient. Il est bien évident que le prêtre demeure un citoyen à part entière et que son statut clérical ne prohibe pas, de soi, son engagement politique; il peut même, en certains cas, l'exiger, du moins jusqu'à un certain point. Mais il me semble que notre Eglise québécoise a davantage besoin actuellement de prêtres qui exercent à son égard un véritable leadership à l'intérieur même de leurs fonctions proprement sacerdotales que de prêtres-députés. Le cléricalisme est loin d'être mort, même (et on serait parfois porté à dire "surtout") chez les plus progressistes: c'est à croire que nous n'avons pas une très grande confiance dans les laïcs chrétiens. Il peut tout de même arriver qu'un prêtre juge, au nom de principes importants qui sont siens, devoir s'engager dans une action politique jusqu'au plus concret.

Le phénomène central

Le phénomène principal de la dernière élection est évidemment la prise du pouvoir par le Parti québécois. Lui-même, au dire de son chef au lendemain de l'élection, en a été surpris.

Il faut d'abord reconnaître que ce phénomène ne signifie pas que le peuple québécois est acquis à l'idée de l'indépendance. Il est probable qu'un assez bon pourcentage de ceux qui ont voté pour un candidat péquiste le sont, mais il y a aussi, parmi eux, un pourcentage de mécontents de l'administration Bourassa, qui désiraient faire l'essai d'une nouvelle équipe. D'autant plus que le Parti québécois alignait un nombre assez impressionnant d'hommes prestigieux et qu'il a fait porter la campagne sur la nécessité d'instaurer une meilleure administration au Québec beaucoup plus que sur la question de l'indépendance, renvoyée, elle, à un référendum; cette tactique lui a porté chance. Il y a aussi le phénomène de la remontée de l'Union nationale qui a joué ici. Les candidats de l'Union nationale sont allés chercher des voix qui, aupa-

vant, auraient été accordées soit aux libéraux, soit aux créditistes, et le candidat péquiste a passé entre tout ce monde-là. Cette fois-ci, la configuration de la carte électorale et la distribution inégale de la population dans les divers comtés ont joué en faveur du Parti québécois alors qu'en 1973, elles avaient joué en faveur du Parti libéral; avec 40% des suffrages, le Parti québécois fait élire 69 députés, alors qu'avec 34%, le Parti libéral n'en fait élire que 29. Il faut reconnaître la disproportion flagrante et la nécessité d'une réforme de la carte électorale, sinon du système électoral lui-même, qui permette une proportion plus juste entre le pourcentage des suffrages recueillis par chaque parti et le nombre des députés qu'il réussit à faire élire.

M. Lévesque inspire confiance aux gens; il s'attire même le respect de ses adversaires et des milieux anglophones. Il parle un langage simple, qui rejoint le citoyen ordinaire, sans être simpliste. Il fait montre de plus en plus d'un calme et d'une modestie de bon aloi, nécessaires à un chef politique. L'arrogance ne paie pas: d'autres chefs politiques l'ont appris ou l'apprendront. Tout ce qu'on peut souhaiter, c'est que la santé dont il semble doté se maintienne et qu'il ne soit pas débordé par les éléments radicaux de son parti. Car, si le Parti québécois, chez ses grands leaders de l'heure et probablement dans la majeure partie de sa députation, ne fait pas figure d'un parti radical — la question de l'indépendance mise à part, — il n'en comporte pas moins, parmi ses membres de la base, une certaine proportion de radicaux. Il est à souhaiter que M. Lévesque conserve le contrôle de ces éléments radicaux.

On ne peut non plus être tout à fait rassuré par certains articles du programme officiel du Parti ou certains vœux exprimés lors des assises de son conseil général:

— Quel est le sort réservé aux écoles privées? Si on se fie au programme et aux idées de certains membres, on ne peut s'attendre à un traitement favorable; par ailleurs, pendant la campagne électorale, le chef lui-même a parlé plutôt d'amélioration du système public que d'abolition des subventions aux écoles privées. Le système privé, s'il n'est pas purement au service des bien nantis (ce qui arrive malheureusement trop souvent dans les faits), constitue une liberté démocratique

à ne pas perdre, en particulier devant un système public hâtivement construit et qui montre tant de lâchetés.

— Le programme du Parti québécois favorise une sociale-démocratie, mais celle-ci implique-t-elle une ingérence de l'Etat partout et la perte de libertés individuelles importantes ou simplement un système social où il y aurait plus de justice et d'égalité pour tous? Quelle sera l'attitude du Parti à l'égard de la haute finance? Nous maintiendra-t-il dans ce système, qu'on dit trop facilement inchangeable, où le profit et non le service est le seul impératif et le seul ressort de l'économie? Il y a sûrement au sein du Parti québécois, comme au sein d'autres partis politiques et d'autres mouvements séculiers, des aspirations qui vont dans un sens chrétien, évangélique (1); mais la pratique de la politique conduit parfois à rabattre de son idéal. Il est arrivé souvent, ici et ailleurs, que les grands de la finance n'aient pas tellement eu à souffrir des promesses électorales les plus menaçantes; et quand leur réalisation les a effectivement atteints, ils en ont été assez bien dédommagés.

— A au moins une réunion du grand conseil du parti, on a émis un vœu favorable à la légalisation de l'avortement: les catholiques, membres du Parti, auront-ils suffisamment le courage de leurs convictions pour s'opposer à une telle libéralisation, d'autant plus qu'aujourd'hui être catholique s'accommode souvent d'attitudes qui sont en contradiction flagrante avec l'enseignement officiel de l'Eglise?

Enfin, il ne faut pas oublier que l'article premier du programme du Parti québécois demeure l'indépendance du Québec. La chose, en soi, est possible et peut être souhaitable. Après 109 ans de pratique, le pacte confédératif, même s'il n'a pas produit que des monstruosités, apparaît toujours aux yeux des Canadiens-français comme un marché de dupes: nos compatriotes anglophones sont parvenus à nous diviser en au moins deux grands partis fédéralistes où les intérêts de la nation canadienne-française sont souvent passés bien loin derrière d'autres problèmes, sinon des querelles

1. Je pense entre autres aux considérations faites par Guy Joron dans *Salaire minimum, un million de dollars*.

mesquines. Malgré certaines réalisations, attribuables notamment à M. Diefenbaker (aussi étonnant que cela puisse paraître) et surtout à M. Trudeau, le fait français demeure encore au Canada un parent pauvre, une réalité que nos compatriotes anglophones acceptent avec peu d'enthousiasme. L'affaire des gens de l'air, entre autres, nous l'a rappelé récemment.

Le Parti québécois réveille une fierté nationale qu'une crainte peu virile a souvent tenue endormie. Mais, pour bâtir une nation, il faut autre chose qu'un enthousiasme passager et que le patriotisme verbal du 24 juin. Il faut croire dans les valeurs françaises qui nous caractérisent en face de plus de 200,000,000 d'anglophones en Amérique. Il faut croire aussi aux valeurs chrétiennes et catholiques qui, elles aussi, constituent notre patrimoine, sans qu'il faille retomber dans les confusions simplistes entre la langue et la foi. Il faut finalement croire à des valeurs typiquement québécoises que certains de nos chansonniers, de nos artistes, de nos penseurs et de nos hommes de valeur en divers domaines ont contribué à conserver et à développer. Mais, pour promouvoir toutes ces valeurs, il faudra changer nos critères d'appréciation des choses et nous discipliner. Depuis une trentaine d'années, du peuple pauvre que nous étions auparavant, nous sommes devenus un peuple de nouveaux riches, qui s'endettent pour satisfaire les désirs effrénés et les faux besoins que la publicité fait miroiter à ses yeux (2). Aurons-nous le courage d'accepter les sacrifices que l'indépendance exigera de nous, même si elle n'implique pas et ne doit pas impliquer que les capitaux étrangers cessent d'investir ici? On n'édifie pas une nation avec la frénésie du sexe, l'engouement pour le sport commercialisé et les gadgets pour adultes demeurés enfants qui nous caractérisent actuellement.

Voilà les questions que je me pose après cette élection où le Québec a certainement tourné une page de son histoire, comme le disait M. Lévesque au soir de la victoire. Il dépend de nous que la nouvelle page que nous allons écrire soit une épopee et non un recul.

2. Cf. le chapitre 1 de mon petit volume *Réflexions sur l'Eglise du Québec*.

LA CRISE DE L'ÉGLISE EN FRANCE

par Jean-Paul Labelle *

L'assemblée plénière de la Conférence épiscopale de France, dont les assises se sont tenues à Lourdes à la fin d'octobre, était une assemblée régulière. Mais, à cause de circonstances particulières, elle revêtait une importance spéciale.

Il y avait d'abord l'affaire Mgr Lefebvre, dont a si bien écrit le P. Yves Congar dans un petit livre lumineux (1). On attendait avec impatience la réaction de l'épiscopat français. Celui-ci n'a pas fulminé d'anathème, mais il a réaffirmé la nécessité de la communion avec Paul VI, chef de la chrétienté.

Il fallait aussi compter avec les pressions de la droite et leurs réactions possibles. Les *Silencieux de l'Eglise*, sous l'influence de Pierre Debray, veulent préparer des "Assises nationales", une espèce de Concile national du "petit peuple de Dieu". Michel de Saint-Pierre et son groupe traditionaliste *Credo* sont en équilibre instable entre Mgr Lefebvre et l'Eglise catholique romaine. Viendra bien le moment où il faudra choisir.

Il y eut des manifestations de la droite à Lourdes, en même temps que l'assemblée des évêques, mais

rien de disgracieux ne se produisit, sauf un incident mineur, rapporté dans Paris-Match. Un fanatique de Mgr Lefebvre apostropha le cardinal Marty: "Je représente le peuple de Dieu. Qu'as-tu à dire?" - Le cardinal répondit: "Je vais prier pour toi." Il ne faut vraiment pas exagérer l'importance de ce fait divers, car il ne traduit pas le climat général en France, à l'occasion de ces assises.

Il n'y a pas que la droite. Il y a aussi les avant-gardistes, ou encore si l'on veut, la gauche. Les évêques, à ce propos, ont senti le besoin de faire certaines mises au point, qu'il s'agisse d'engagement politique, de célébration liturgique, de formation des séminaires, de catéchèse, de prêtres mariés ou de diacres.

Certains, probablement selon l'endroit où ils se logent eux-mêmes, ont voulu voir dans les déclarations des évêques un coup de frein, soit à droite, soit à gauche. En fait, le rappel constant de déviations *des deux côtés*, du côté des "traditionalistes" comme de celui des "progressistes", permet aux évêques d'affirmer que c'est bien un réalignement dans la direction de l'Evangile qu'ils demandent. Le thème principal des échanges à cette Assemblée plénière de l'épiscopat, "Accueil et annonce de la Parole de Dieu aujourd'hui", indique dans quelle perspective les évêques ont voulu aborder la crise actuelle de l'Eglise en France.

L'A., jésuite, est directeur de ministères.

1. Yves Congar, *La crise dans l'Eglise et Mgr Lefebvre*, Paris, Ed. du Cerf, 1976, 107 pp.

Des crevasses dans l'Eglise de France

En sa qualité de président de la Conférence épiscopale française, Mgr Etchegaray a prononcé le discours d'ouverture de l'Assemblée. On pourrait n'y voir qu'une fonction de routine. Mais il convient de relever la qualité exceptionnelle de ce texte.

Il y a crise dans l'Eglise, dit Mgr Etchegaray. Il faut en prendre acte. Sérieusement. Car nul ne saurait nier cette crise. Et sereinement. Car on ne peut s'en étonner dans un monde en pleine mutation.

Comment se fait-il que l'Eglise soit maintenant au carrefour de tant de contradictions, de divisions, et livrée à une opinion publique qui y perd son latin?

Beaucoup ont du mal à vivre l'aujourd'hui de l'Eglise, à le prendre tel qu'il est et pas seulement comme le crépuscule d'hier ou l'aurore de demain.

Une secousse sismique a provoqué ou élargi des crevasses dans l'Eglise de France. Cela invite, non pas à changer de route, mais à s'arrêter un instant pour consolider les fondations. De nombreux chrétiens qui sont loin d'être de simples "nostalgiques" du passé expriment leur souffrance autant que leur fidélité.

Il faut beaucoup d'humour aux évêques devant les reproches contradictoires qui leur sont faits, qu'ils gardent le silence ou qu'ils interviennent. Ils sont une cible exposée aux flèches de tous horizons!

La vitalité de l'Eglise se manifestant par sa capacité à la fois de se distinguer du monde et de s'adresser à lui, il ne faut pas se laisser enfermer dans de faux dilemmes; l'Evangile, en effet, nous demande de faire coexister ce qui semble incompatible.

Les problèmes ne doivent être ni escamotés ni évacués; c'est à l'intérieur même de ces problèmes qu'il faut porter la critique de certaines solutions imparfaites, parfois inacceptables.

C'est donc en même temps dans un esprit d'ouverture et de fidélité que le thème principal de l'Assem-

blée plénière des évêques était mis à l'étude: "Accueil et annonce de la parole de Dieu aujourd'hui".

Dans l'étude des questions que la crise met à vif, il y a deux points capitaux que Mgr Etchegaray a voulu souligner: la solidarité chrétienne et l'identité chrétienne.

Solidarité chrétienne. Des liens fraternels doivent unir tous les chrétiens, à quelque pôle qu'ils se sentent attirés, à droite ou à gauche. Car dans l'Eglise de France, il y a des groupes de chrétiens, parce que trop sélectifs ou homogènes, qui ne font que se juxtaposer, au point de s'ignorer ou même de s'excommunier mutuellement. Les appels au dialogue et à la communion ont été, hélas, trop peu entendus par ceux qui en auraient eu le plus besoin. Disputes, querelles, suspicions ou dénonciations fratricides; beaucoup de chrétiens ont perdu la tendresse.

Or l'Eglise appelle à l'union des contraires, à un dépassement par en haut. Il faut tout mettre en oeuvre pour assurer des liens de solidarité qui rendent habitable par tous la maison de Dieu.

Identité chrétienne. Une crise d'identité est inconfortable, intolérable. Les fidèles de tous horizons, comme dans une opération de survie, doivent sauvegarder les deux droits fondamentaux du chrétien: la référence au Symbole de la foi et la référence à l'Eucharistie.

Le Symbole de la foi, le Credo, doit s'exprimer *en Eglise*, car c'est de l'Eglise que le chrétien reçoit la foi. Et pour sauver la foi, il faut exprimer ce Credo *tout entier*, avec un inaltérable courage.

L'eucharistie, elle, est le grand test de la santé de l'Eglise. C'est le moment privilégié, le grand signe par lequel le chrétien s'identifie en s'identifiant au Christ lui-même. C'est là que le chrétien puise son identité. Ce rite n'est pas manipulable à la guise des célébrants. Il peut encore moins être le fruit de leur invention.

De plus, l'Eucharistie ne saurait être confisquée au profit d'engagements humains, si légitimes soient-ils. Au moment où les chrétiens investissent de plus en plus en politique, il y a la tentation de sacraliser

leurs choix; on comprend alors l'irritation de ceux qui voient des célébrations eucharistiques occulter leur propre identité chrétienne, en ne signifiant plus une Eglise qui soit vraiment Eglise, présente sans doute dans le monde, mais *différente* de lui.

L'Eglise requiert sans doute nos fidélités, car elle est un don qui nous précède. Mais elle requiert aussi nos énergies, car elle est promesse qui mobilise. Il faut continuer à ouvrir des voies nouvelles à l'Evangile, car le Maître nous envoie au grand large. Mais c'est le successeur de Pierre qui nous y conduira. Loin de se replier dans un angle mort de l'histoire passée, les chrétiens doivent écouter l'exhortation de Paul VI sur *L'Evangélisation*, où il nous engage à l'audace apostolique. Cet élan missionnaire exige un enracinement d'obéissance toujours plus fort.

Dans le champ de l'Eglise, il faut donc creuser plus profond le sillon conciliaire de Vatican II. Il faut passer de la parole aux actes et en prendre les moyens.

Lettre aux catholiques de France

Après deux jours d'étude à huis clos, les Evêques de France ont publié, et les media lui ont donné grand écho, une lettre intitulée "Lettre aux catholiques de France: 10 ans après le Concile". "Nous voulons, disent-ils, indiquer la route à suivre en communion avec le Pape." La tâche des chrétiens est bien d'annoncer l'Evangile, mais en respectant les véritables exigences de cette annonce.

Pour annoncer l'Evangile, il faut témoigner de l'absolu de Dieu. Le monde actuel étant écartelé, comment l'Eglise serait-elle tranquille? Le chrétien doit faire preuve de sa solidarité avec les hommes, par une présence au coeur du monde, "*mais pas n'importe comment*". Pas en sacrifiant l'annonce vraie de l'Evangile lui-même, pas en s'abstenant de témoigner de l'absolu de Dieu. Car il y a danger d'absolutiser un engagement dans des organisations sociales et politiques, au point de s'accrocher de l'adhésion à des idéo-

logies dans lesquelles la foi est contredite sur des points essentiels. Il ne faut pas confondre la mission

Des chrétiens acceptent courageusement de s'engager dans des organisations sociales et politiques. Pour eux, cet engagement est étroitement lié à l'annonce de l'Evangile. Ils participent aux efforts et aux combats pour la libération et la justice. Ce qui implique des analyses, des projets et des choix de sociétés. En refusant de l'absolutiser, ces militants peuvent témoigner de l'absolu de Dieu. L'Evangile doit les garder libres et critiques. Il est aussi dénonciation du péché, parfois rupture, toujours dépassement.

Il peut y avoir, dans certaines circonstances, une rencontre des efforts et des actions, en vue d'une plus grande justice, avec des partis et des organisations dont l'idéologie nie certaines réalités fondamentales de notre foi. Mais la reconnaissance d'un Dieu personnel, créateur et sauveur, qui commande le sens de l'homme et de sa destinée, ne peut s'accommoder de l'adhésion à des idéologies dans lesquelles la foi est contredite sur des points essentiels.

(Extrait, Lettre des évêques aux catholiques de France, Lourdes, 25 octobre 1976.)

spécifique d'annoncer l'Evangile avec un projet politique.

Annoncer l'Evangile est l'appel prioritaire adressé au peuple de Dieu. Les évêques, disent-ils dans leur Lettre, ne reviendront pas en arrière; au contraire, ils poursuivront la tâche, en maintenant ce cap. Mais en rappelant fermement qu'il faut en accepter les exigences.

Les exigences qu'ils rappellent sont évidemment les mêmes que celles présentées par Mgr Etchegaray.

D'abord, la foi au Credo. La foi est vie. Croire au Dieu vivant (soit dit pour la gauche), ce n'est pas facile dans le monde d'aujourd'hui. C'est tout autre chose (soit dit pour la droite), que la simple répétition de formules! Il ne faut pas, par ailleurs, décourager le peuple par le doute systématique, ni le déconcerter par des hypothèses risquées en matière de doctrine ou de morale. Le peuple des croyants doit être un peuple solidaire et confiant. Plus la recherche est nécessaire, plus indispensables sont les repères.

Deuxièmement, l'évangélisation s'achève en l'Eucharistie. La messe n'est donc pas tellement une obligation, mais un besoin vital. Il y a ici une double exigence: d'une part, mettre en oeuvre toutes les possibilités offertes par le missel promulgué par Paul VI (allusion aux fervents de Mgr Lefebvre), en assurant un meilleur lien entre la liturgie et la vie; d'autre part, développer le sens de ce mystère *tel que* Dieu lui-même l'a révélé en Jésus-Christ (allusion à une gauche aventurière). Celui qui préside l'Eucharistie n'en est pas propriétaire, mais serviteur fidèle, en communion avec l'Eglise universelle. Il faut réagir contre les abus; les règles des prières eucharistiques sont données à toute l'Eglise comme expression authentique de sa foi et signe visible de son unité et de son universalité.

Troisièmement, on ne saurait se résigner à des divisions dans l'Eglise qui défigurent le visage du Christ. Ce serait pécher gravement contre l'esprit. Au contraire, c'est dans la communion fraternelle, ensemble, qu'il faut construire l'Eglise et annoncer l'Evangile. Il ne s'agit pas de rechercher une uniformité, peu respectueuse des diversités. Il s'agit de vivre, au coeur de nos différences et parfois de nos conflits, cette fraternité nouvelle qui jaillit de la croix du Christ. Il n'y a pas d'Eglise sans communion avec l'évêque, sans communion entre évêques et avec le pasteur universel qui est à Rome. Cette unité de l'Eglise "*passé avant tout le reste*". Refuser cette communion, c'est s'exclure. (Voilà qui vaut et pour la droite et pour la gauche.)

Réaction aux réactions

Rapidement, les media avaient permis des réactions à travers tout le pays. Dans son allocution à la fin de cette session des évêques, le Président, Mgr Etchegaray, y fait allusion. Nul n'a le droit, dit-il, d'étiqueter la Lettre des évêques aux catholiques en termes sociopolitiques. Nul n'a le droit d'accuser les évêques de faire osciller le pendule d'un côté ou de l'autre. Il y a *toujours une tension* entre l'exigence de la fidélité au dépôt de la foi et

l'exigence d'une présence chrétienne inventive au contact de ce monde inquiet de son avenir. Ce que les évêques ont voulu, c'est montrer aux chrétiens que cette tension pouvait conduire à des *approfondissements* qui sont dans le droit fil du Concile. Cette lettre est un appel à *aller plus loin* dans l'engagement et la fidélité. Il n'y a dans cet appel aucune caution à la nostalgie ni aucune prime à la surenchère.

Faisant allusion au Livre blanc que Michel de Saint-Pierre prépare sur la "fumée de Satan" qui s'insinue par la fissure des "progressistes" dans l'Eglise, Mgr Etchegaray finit son allocution en invitant tous les chrétiens à lire non pas un livre blanc ou rouge, mais un livre vivant aux couleurs de l'arc-en-ciel, que Saint Paul recommande d'écrire "non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant". C'est un livre qui doit être écrit par tous. Car personne ne doit se trouver marginalisé, ni celui qui entre difficilement dans le renouveau conciliaire, ni celui qui cherche de nouveaux espaces à la mission. Tous sont placés devant une interrogation centrale: *comment* accueillir et annoncer la Parole de Dieu à l'homme, à tous les hommes d'aujourd'hui. Voilà l'essentiel.

o
o o

Il passe un grand souffle évangélique dans ces documents (2). C'est une invitation à rejoindre l'essentiel, par-delà les différences et les décisions qui ne devraient pas entamer l'unité interne de l'Eglise, ni arrêter son élan missionnaire. Vatican II poursuit son oeuvre, comme une semence plantée en terre et qui prend du temps à germer. Mais l'Esprit est là, pour aider à "accueillir et à annoncer la Parole de Dieu aujourd'hui".

Il y a un temps pour agrandir une maison et un temps pour vérifier ses fondations. Voici venu le temps, disent les évêques de France, de consolider les fondations.

2. "L'Assemblée plénière de l'Episcopat français" (Lourdes, 23-30 octobre 1976), *La Documentation catholique*, n. 1708, 21 nov. 1976, 956-971.

L'Église d'Italie en congrès

par Jacques Chênevert*

Du samedi 30 octobre au jeudi 4 novembre derniers, à Rome, s'est tenu un congrès national de l'église d'Italie. D'après certains échos recueillis dans quelques journaux européens, il semble bien que, depuis lors, on ne pourra plus conserver, au sujet de l'église italienne, les mêmes impressions globales ni porter les mêmes jugements superficiels qu'autrefois.

A l'étranger, en effet, on voit généralement l'église italienne comme une masse indifférenciée, mal distinguée du Vatican et de ses politiques, dominée par une innombrable troupe d'évêques, de prélats et autres clercs, tous plus conservateurs les uns que les autres; on la voit encore comme une église statistiquement gonflée de baptisés "des trois cloches", mais ne connaissant en fait que la pratique de fidèles âgés, surtout des femmes, à la piété folklorique et superstitieuse. Sans doute, ceux qui suivaient de plus près le catholicisme italien savaient déjà que cette image était inexacte; désormais, un plus grand nombre d'étrangers, voire d'italiens eux-mêmes – y compris, espérons-le, quelques cinéastes, – soupçonneront mieux la vitalité chrétienne qui se manifeste au sein de cette église.

Depuis la clôture du deuxième concile oecuménique du Vatican, en 1965, peu d'églises nationales, en somme, ont réussi à tenir des assises générales ou, comme on l'a dit, des "Etats généraux", ainsi que vient de le faire l'église d'Italie. Un tel événement comporte en lui-même une signification ecclésiologique: convoquer un tel congrès ex-

prime, de la part de cette église et de ses principaux leaders, une manière de se concevoir elle-même, de se projeter dans l'avenir et de se représenter son rôle dans la culture et dans l'histoire du monde présent. L'événement est d'autant plus remarquable que, pour tenir cette réunion, l'église d'Italie a eu à surmonter des obstacles peut-être plus considérables qu'ailleurs, tant du fait des fortes tensions internes qui l'agitent que de la situation politique, sociale et économique particulièrement complexe que connaît ce pays, depuis quelques années. François Bernard, dans *La Croix* (mardi, 26 oct. 1976, p. 8), avait raison d'écrire que la convocation de cette assemblée constituait déjà, à elle seule, "un acte d'audace et de courage".

Préparation

L'idée de ce congrès revient au secrétaire général de la conférence épiscopale italienne, le cardinal Enrico Bartoletti, décédé toutefois en mars dernier, donc avant de voir la réalisation de son projet.

Le congrès avait pour thème "L'évangélisation et la promotion de l'homme" et il se voulait orienté vers une pratique pastorale renouvelée. On devine immédiatement le caractère brûlant d'un tel thème dans le contexte italien actuel: d'une part, une mentalité chrétienne traditionnelle, facilement spiritualisante, et une association étroite avec une conception socio-politique d'inspiration libérale et bourgeoise, d'autre part les mouvements chrétiens engagés dans la militance sociale et politique, la profonde évolution culturelle de l'Italie, la nouvelle percée du parti communiste aux élections de

juin dernier, avec la faveur croissante qu'elle implique, chez les électeurs italiens et, par conséquent, chez un grand nombre de catholiques, d'un modèle de société socialiste. Aussi craignait-on beaucoup, en certains milieux, que le congrès ne dégénère en une arène de discordes, de dénonciations et, finalement, n'engendre que la division. Le pape lui-même, dans les allocutions prononcées à ce propos avant le début du congrès, avait cru opportun de multiplier les appels à l'unité, à la charité, à la convergence, à la communion (voir l'allocution du 20 octobre dans *La Documentation catholique*, no 1707, 7 nov. 1976, pp. 905-906).

Plus de deux années de préparation et de consultation avaient précédé le congrès. Coordonnée par un comité central, cette opération s'est faite principalement au niveau des églises locales, à partir d'un document de base et de proposition d'engagement, au triple plan pastoral, culturel et social. Des milliers de dossiers furent reçus, puis dépouillés et analysés, dont des rapporteurs firent état au congrès lui-même.

La conférence épiscopale italienne, qui convoquait ce congrès, avait tenu à ce que celui-ci tienne à l'écart les contestataires, tant de droite que de gauche, et à ce qu'il n'ouvre ses portes qu'aux catholiques en communion réelle avec l'église. Mais la voix des contestataires ainsi refoulés s'est quand même fait entendre dans le congrès, grâce aux nombreux mémoires qui furent sollicités de leur part, mais peut-être davantage encore, du moins dans le cas des dissidents de la gauche, grâce à la présence dans le congrès de plusieurs militants catholiques, étroitement liés aux groupes de contestation sociale et politique (voir *La Croix*, citée plus haut).

* L'A., jésuite, est professeur d'ecclésiologie et d'histoire de l'église au département de théologie de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Les discussions

Les participants étaient au nombre d'environ 1500, dont plus de 1000 laïcs. Des 312 évêques italiens, tous invités, seulement 133 ont pris part: le fait n'a pas manqué d'être relevé et commenté! Un peu plus de 300 prêtres et près de 50 religieuses composaient également l'assemblée.

Au cours des premières sessions plénières, on présenta quelques rapports d'importance majeure, explicitant le thème central du congrès: l'évangélisation et les populations marginales, l'église face à l'évolution de la culture, l'église et la société italienne, les tensions et les espérances de la société italienne aujourd'hui. Le congrès travailla ensuite en commissions, au nombre de 10. A cela s'ajoutaient quelques communications (données de sociologie religieuse, histoire du catholicisme italien au cours des 30 dernières années, rôle de la démocratie chrétienne, etc.), des carrefours (le monde du travail, le marxisme, la femme), une table-ronde sur les exigences de l'évangélisation dans les divers milieux de vie. Enfin, le congrès tenta de faire la synthèse de ses travaux.

D'après les divers reportages, il ressort que les discussions se sont centrées sur les sujets suivants. A la lumière des analyses qui ont porté sur la société italienne moderne, sur l'évolution culturelle qu'elle connaît, sur les caractéristiques sociologiques du catholicisme en Italie, on semble s'être arrêté principalement, d'une part, aux rapports nouveaux des catholiques italiens avec les diverses tendances politiques, notamment avec la démocratie chrétienne et le parti communiste, d'autre part à la nécessité pour l'église de participer aux institutions publiques et séculières, démontrant ainsi qu'elle peut travailler avec les autres au bien commun, plutôt que de chercher à se replier dans des institutions bien à elle ou à restaurer son hégémonie d'autrefois sur la société.

Plusieurs intervenants se sont efforcés de faire prendre conscience à l'église d'Italie que les tendances culturelles qui sont à l'oeuvre dans la vie politique et sociale du pays représentent, fondamentalement, des valeurs positives, orientées vers la promotion de l'homme. On a reconnu

que l'état libéral-bourgeois, individualiste et égoïste, est en net déclin et que les italiens ne se sentent plus en accord avec les motivations culturelles sur lesquelles il était fondé. Un idéal de liberté, de justice, d'égalité et de participation constitue désormais le ressort de la nouvelle société italienne et un chrétien éclairé ne peut renier un tel idéal. C'est en s'insérant dans ce mouvement historique de développement personnel et collectif que, sans perdre de vue son devoir critique et la spécificité de sa contribution, l'église d'Italie pourra approfondir son oeuvre d'évangélisation.

Ces cinq jours de discussion ont mis en relief la grande diversité des églises locales italiennes, en même temps que l'importance primordiale de celles-ci: ce sont elles qui constituent, pour chacun, le lieu premier de la revitalisation de la foi et de l'engagement au service de la promotion personnelle et sociale. De même, le pluralisme qui existe de fait, dans l'église italienne, au plan culturel, politique et même théologique, est devenu une évidence pour tous les participants.

Conclusions

Parmi les grandes conclusions que le congrès de l'église italienne a tirées de ses assises, on remarque particulièrement l'affirmation que les catholiques italiens jouissent de la liberté de choix en politique, pourvu qu'ils sachent maintenir la cohérence avec la foi, le rapport avec la communauté ecclésiale et la recherche du bien commun (voir *Témoignage chrétien*, jeudi 11 nov. 1976, p. 16). Compte tenu de la forte tendance à imposer l'unitarisme politique qui se faisait sentir dans l'é-

... certainement la plus importante conclusion du congrès, de l'avis de tous, a été à l'effet de ne pas vouloir confier les résultats de ses travaux à des documents écrits, mais de réclamer l'institution, par la conférence épiscopale, d'un organisme de consultation permanente, fait de pasteurs et de laïcs.

glise d'Italie et, d'autre part, du nombre de catholiques italiens engagés dans des partis ou des mouvements d'inspiration non-chrétienne, cette prise de position était d'importance.

Une autre conclusion touchait à la fidélité que l'église d'Italie doit développer à l'égard de Vatican II et de son esprit. Le congrès a dénoncé avec franchise la lenteur de l'église italienne à entrer dans la mentalité nouvelle et dans le mouvement de réforme, issus du concile, voire la résistance qu'on lui a opposée.

Mais certainement la plus importante conclusion du congrès, de l'avis de tous, a été à l'effet de ne pas vouloir confier les résultats de ses travaux à des documents écrits, mais de réclamer l'institution, par la conférence épiscopale, d'un organisme de consultation permanente, fait de pasteurs et de laïcs. Cet organisme voudrait "constituer pour la communauté chrétienne un lieu de rencontre, de dialogue, d'analyse, d'initiatives qui favorise l'unité d'évangélisation et de promotion humaine et fasse disparaître toute séparation entre Eglise institutionnelle et Eglise réelle et supprimer ainsi le risque de constitution d'une Eglise parallèle" (Bartolomeo Sorge S.J., "Rapport de synthèse" présenté à la fin du congrès: dans *L'Osservatore romano* en langue française, 12 nov. 1976, p. 7).

En plus d'être le meilleur moyen de donner une suite efficace au congrès, un tel organisme, associé à la conférence épiscopale, contribuerait grandement à canaliser le véritable leadership, à améliorer les mécanismes de décision et à les sortir du secret ecclésial, à renforcer l'autonomie de l'Eglise d'Italie, l'aidant ainsi à reconquérir une personnalité que de trop lourdes tutelles, celle du Vatican comme celle d'autres pouvoirs, ont depuis longtemps compromise.

Mais déjà, un congrès comme celui de cet automne, même s'il tardait à donner naissance à l'organisme réclamé, démontre que l'église d'Italie est bien vivante et qu'elle est entrée dans un processus apparemment irréversible. D'oubliée ou de méprisée qu'elle était, l'église d'Italie fera peut-être avant longtemps l'envie de bien d'autres églises plus fières d'elles-mêmes.

Trois-Rivières
17 décembre 1976

LES CATHOLIQUES AMÉRICAINS ÉLISENT LEUR PRÉSIDENT

par **Raymond Bourgault***

L'isolement des bureaux de votation ressemblant à s'y méprendre au confessionnal de leurs églises, on s'est demandé si les catholiques américains en élisant Jimmy Carter n'ont pas avoué, — aux journalistes statisticiens qui se cachent derrière les grilles de lecture! —, une de leurs fautes les plus secrètes: prendre le contrepied de l'avis de leurs évêques. L'hypothèse se fonde ou s'infirme sur trois dates et trois chiffres:

— en juillet 76, s'appuyant sur les élections précédentes et surtout sur les sondages, Carter pouvait normalement compter sur 67% des voix catholiques;

— à la fin d'octobre, deux jours avant l'élection du 2 novembre et après deux mois d'intense publicité accordée aux déclarations des évêques sur l'avortement et à la déception que leur causait la réticence de Carter à envisager un amendement à la Constitution, la probabilité était tombée à 46%;

— cependant, le 2 novembre, jour de l'élection, le vote des catholiques en faveur de Carter s'élevait de nouveau, cette fois à 56% (1).

Comment interpréter ces données? Carter a-t-il récupéré en deux jours 11% des voix qu'il avait apparemment

perdues durant la campagne? Mais est-il si sûr qu'il les avait perdues? Y a-t-il eu un "problème catholique" du candidat démocrate venant de la prise de position des évêques? Ou sont-ce les media qui ont donné le change en concédant trop d'importance à un problème que les fidèles avaient déjà relégué à l'arrière-plan? Voyons les faits.

Tendances électorales des catholiques américains

Pour se faire élire aux E.U., les candidats à la présidence doivent tenir compte de l'opinion catholique. Aussi, les stratèges des deux grands partis se livrent-ils au calcul. Il y a chez nos voisins quarante-neuf millions de catholiques (23% de la population), dont trente-trois millions de votants potentiels. Ils votent majoritairement démocrate: ce parti est plus populiste, plus près de ces marginaux qu'ont longtemps été, face au groupe bien organisé des WASP (white anglo-saxon protestant), les

immigrants catholiques originaires des différentes nationalités européennes. Si la proportion des voix catholiques pour les démocrates tombe en deça de 60%, ceux-ci risquent fort d'être perdants.

Quelques transformations récentes modifient, cependant, les probabilités. En premier lieu, une partie des catholiques se sont enrichis, surtout dans la zone urbaine du nord-est, et viennent grossir le rang des républicains. En deuxième lieu, en matière d'éthique et de droit, les jeunes sont volontiers plus "libéraux" que leurs aînés et suivent moins aveuglément les directives de leurs pasteurs. En troisième lieu, on estime qu'entre 1963 et 1974, environ 30% des catholiques, irrités surtout du maintien par Paul VI de l'interdiction de la contraception, ont cessé de pratiquer, — de participer à la liturgie hebdomadaire, — et donc d'entendre les prises de position dogmatiques ou pastorales de la hiérarchie. En quatrième lieu, le traumatisme causé par le scandale du Watergate a démobilisé beaucoup de citoyens, catholiques en particulier; on appréhendait une abstention de 50% des inscrits. En sens contraire, il faut mentionner surtout l'activité des mouvements Pro-Vie, qui ne sont pas que catholiques, mais où ceux-ci sont assez nombreux, mal organisés peut-être et divisés, mais facilement agressifs, extrémistes et même fanatiques. Chez les catholiques, il semble que le mouvement vienne de la base et soit avant tout le fait des laïcs; en tout cas, ceux-ci se

* L'A., jésuite, est professeur de sciences religieuses à l'Université du Québec à Montréal.

(1) Ces chiffres sont tirés d'un article paru dans le numéro du 3 décembre 1976 de *Commonweal*. L'auteur, Jim Castelli, est un reporter attaché à la "colline parlementaire" du Capitole à Washington et "columnist" pour la *NC News Service*.

félicitent d'avoir enrégimenté les évêques et de les avoir amenés à faire campagne contre l'avortement.

Interventions de la hiérarchie

Tout ceci aide à comprendre l'importance de quelques orientations prises par la conférence épiscopale en date du 15 février 1976. D'abord, face à la perte de confiance de beaucoup (la déclaration énumère les pauvres, les jeunes, les personnes âgées) dans le sérieux des institutions politiques américaines, les évêques encouragent les fidèles "à s'inscrire sur les listes électorales, à s'informer des problèmes de l'heure, à s'engager dans un parti, à voter librement, à participer pleinement au débat essentiel de la politique où se prennent les décisions nationales". Plus loin, les évêques se défendent de vouloir former un bloc électoral religieux ou d'infléchir les votes en soutenant tel ou tel candidat, et ils engagent les citoyens à juger les candidats en fonction de leurs positions sur l'ensemble des problèmes et de leur conception de la vie. Enfin, ils énoncent clairement leur position sur l'avortement: "Le droit de vivre est un droit humain fondamental qui doit être protégé par la loi. L'avortement est la destruction délibérée d'un être humain non encore né et viole ce droit. Nous rejetons les décisions prises en 1973 par la Cour suprême sur l'avortement, décisions qui refusent une protection légale adéquate à l'enfant avant la naissance. Nous préconisons l'adoption d'un amendement à la Constitution visant à rendre à l'enfant non encore né la protection fondamentale, garantie par la Constitution, du droit à la vie" (2). On sait qu'il y a plus d'un million d'avortements par année aux E.U. et que l'Etat fédéral dépense annuellement cinquante millions de dollars en remboursement pour les frais encourus. Cette législation si permissive paraît aberrante aux évêques.

Cette position on ne peut plus claire fut renforcée le 6 juin par la pu-

blication de la lettre de Paul VI, occasionnée par le bicentenaire de la proclamation de l'indépendance des E.U. Le pape y mettait en garde les Américains contre "le matérialisme et l'hédonisme", et il protestait énergiquement contre la politique adoptée aux E.U. en ce qui concerne l'avortement. Cependant, il n'apparaît pas qu'on ait accordé une grande publicité à cette intervention du Souverain Pontife.

La doctrine catholique officielle étant si ferme et si nette, les "plates-formes" démocrate et républicaine ont dû se définir, en partie, par rapport à elle, laquelle, d'ailleurs, est partagée par d'autres groupes. Pour sa part, le parti démocrate déclara pleinement reconnaître les inquiétudes religieuses et éthiques de nombreux Américains sur l'avortement; toutefois, il jugea qu'il "n'était pas souhaitable d'amender la Constitution dans le but de tourner la décision de la Cour suprême sur ce point". De son côté, le parti républicain fit savoir que les membres du parti avaient des tendances diverses; puis, fort habilement, il exprima le souhait que "le dialogue public soit poursuivi", et il affirma qu'il "soutenait les efforts qui préconisent un amendement constitutionnel visant à protéger le droit à la vie des enfants avant la naissance".

Les évêques ne s'en tinrent pas là. Le 31 août, six d'entre eux rencontrèrent Carter et réitérèrent leur position, demandant au candidat démocrate de préciser la sienne. Celui-ci fut évasif — il ne pouvait s'aliéner tout le parti à cause de cette seule vexante question —, si bien qu'au sortir de la rencontre les évêques déclarèrent à la presse qu'ils continuaient à être déçus. La rencontre du même groupe épiscopal avec Ford le 10 septembre tourna à l'avantage du président sortant, qui avait pris soin de rédiger sa réponse et qui déclara: "Depuis 1973, je considère que le moyen le plus pratique de redresser la situation créée par la décision de la Cour est un amendement constitutionnel qui redonnerait à chaque Etat les pouvoirs nécessaires pour édicter sur l'avortement des statuts conformes aux préoccupations et aux opinions de ses propres citoyens". Pourtant, cette réponse non plus ne parut pas entièrement satisfaisante. Aussi, le 16 septembre, les évêques firent-ils savoir aux journalistes qu'ils rejetaient toute interprétation des ren-

contres qui tendrait à suggérer une préférence pour tel candidat ou parti, et ils répétaient: "Parmi nos préoccupations figurent l'avortement et le besoin d'un amendement constitutionnel pour assurer la protection de l'enfant avant sa naissance" (3).

Maturité politique des citoyens américains?

On aurait pu s'attendre à une levée en masse des catholiques répondant à l'inquiétude manifestée par le Pape et les évêques. Pourtant, les observateurs ont de bonnes raisons pour relativiser l'influence de la hiérarchie et de la morale, et de penser que les media l'ont exagérée. Il est possible, en effet, d'expliquer les "pertes" (67% à 46%) de Carter, puis ses "gains" (46% à 56%) autrement qu'en invoquant la relation des fidèles à leurs évêques et le problème de conscience posé par l'avortement.

On a pu estimer à 3% le nombre des catholiques qui ont récemment déménagé dans les banlieues des grandes villes du nord-est et sont devenus républicains; à 2% ceux qui ont voté pour E. McCarthy; à 6% ceux qui, pour des raisons difficiles à préciser, ont voté pour Ford; et à 1% seulement ceux qui ont voté contre Carter à cause de sa position dilatoire sur l'avortement. Si l'on soustrait ces chiffres du 67% des sondages de juillet, on arrive à peu près au 56% des résultats du 2 novembre. On conclut que la question de l'avortement n'a joué qu'un rôle infime, et que les sondages qui ont immédiatement précédé l'élection et qui prévoyaient seulement 46% de voix catholiques pour le candidat démocrate n'exprimaient qu'une vague de surface. La majorité de ceux des catholiques qui ont voté républicain avaient déjà changé de camp avant que la question de l'avortement soit portée devant l'opinion. Ni le tapage entretenu par les mouvements Pro-Vie, ni la déclaration épiscopale du 15 février, ni la lettre pontificale du 6 juin, ni les entrevues de fin-août et début-septembre, ni la publicité

(2) *Documentation catholique*, no 1694, 21 mars 1976, p. 269ss.

(3) *Documentation catholique*, no 1706, 17 oct. 1976, p. 859ss.

orchestrée par les média en septembre et octobre, ni les pétitions anti-avortement recueillies aux messes du 3 octobre, n'ont réussi à infléchir considérablement les votes catholiques. Leur siège était fait. Cela, les évêques s'en doutaient depuis déjà assez longtemps: une enquête financée par eux en 1974 avait révélé que seulement 11% des catholiques interrogés étaient prêts à appuyer une action du gouvernement central pour rendre tout avortement illégal. Les stratèges de Carter le savaient aussi: sur une liste de vingt-cinq problèmes d'intérêt national qui leur était proposée, même les catholiques pointaient majoritairement l'avortement au vingt-cinquième rang!

Suivant en cela le conseil de leurs évêques et sans doute leur propre sens politique, les catholiques américains ont évalué les positions d'ensemble des deux candidats. Même si celle de Ford sur l'avortement était d'abord et apparemment plus proche de celle de leurs chefs religieux, un plus grand nombre de catholiques ont quand même voté en faveur de Carter. Ils ne se sont pas laissés obséder par le problème particulier qui était agité devant l'opinion. Ils ont distingué les impératifs moraux et les nécessités juridiques, l'idéal et le possible. Ils ont jugé extrémistes les positions des mouvements Pro-Vie. Ils ont respecté les opinions des autres groupes, ils ont résisté à la tentation d'imposer leurs propres vues. Certains analystes vont jusqu'à dire qu'ils ont fait preuve de "bon sens" et de maturité politique... On doit dire en tout cas qu'un plus grand nombre a été impressionné par l'image de la personnalité plus morale et plus sociale du candidat démocrate que projetaient les media. Celui-ci a été représenté comme ayant une conception du gouvernement qui en faisait un instrument pour l'amélioration

de la vie de ceux que la société a désavantagés; et, en effet, comme gouverneur de Georgie, il a fait voter une importante loi sur le logement. Au contraire, on a mis en évidence le fait que Ford, au Congrès, avait voté contre le projet Medicare, contre le programme anti-pauvreté, contre l'augmentation du salaire minimum, et le fait que, comme président, il a opposé son veto à quatre bills importants qui visaient à créer des emplois. Tandis que Carter préconise le maintien des contrôles du gaz naturel et le démantèlement des cartels pétroliers, Ford, a-t-on souligné, a cherché à supprimer les contrôles et s'est opposé à toute tentative pour briser les grandes compagnies d'huile. Au lieu que l'administration Ford s'est vantée du fait que les E.U. compte 240,000 millionnaires, Carter a préféré attirer l'attention sur les trente millions de citoyens qui, dans la société la plus prospère de la planète, vivent encore sous le seuil de la pauvreté. On a rappelé que Ford a refusé de réduire de dix-sept à neuf milliards de dollars la vente annuelle d'armes à l'étranger, et on a noté que Carter se propose d'investir plutôt dans l'économie, l'alimentation, l'environnement.

Il y a, certes, là-dessous beaucoup de manipulations subtiles (4), mais il reste que l'image que les media ont proposée de Carter correspondait davantage à l'idée que les catholiques américains se font actuellement de leur président. Les fabricateurs d'images du parti démocrate avaient prévu que les catholiques attacheraient plus d'importance à la physionomie religieuse du baptiste du "sud profond" qu'à sa réticence à endosser les demandes des évêques. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils avaient vu juste.

Questions

Cette analyse laisse en suspens plusieurs questions. Notre intention n'est pas d'y répondre, mais de les poser.

En premier lieu, constatant que Carter, après tout, n'a obtenu que 56% des voix des catholiques, on peut se demander comment il se fait qu'un si grand nombre d'entre eux

ont voté pour Ford, alors qu'ils devaient savoir qu'il était moins favorable que son adversaire aux pauvres, aux classes moyennes et aux pays en voie de développement. S'agit-il d'un sain réalisme, les Américains dans leur ensemble ayant encore confiance que les institutions économiques et financières des sociétés industrielles avancées, malgré leurs injustices, sont toujours les plus aptes à maintenir la paix sociale et internationale? Ou assistons-nous à une érosion grave pas seulement du sens catholique mais du sens chrétien lui-même de ces immigrants d'hier qui faisaient encore partie, il y a quelques décennies, de la masse des citoyens défavorisés?

En deuxième lieu, il peut être utile de remarquer qu'il y a toujours eu et de prévoir qu'il y aura toujours une droite et une gauche chrétiennes, c'est-à-dire des croyants plus portés à maintenir une situation et d'autres à la changer; mais, ce faisant, on n'a peut-être rien dit d'essentiel. On peut ajouter que, souvent, entre les deux tendances, les différences seront minimes et que, tant que dureront nos démocraties, les majorités catholiques seront fluctuantes et malaisément prévisibles, les uns et les autres étant prompts aux compromis, portant des jugements prudents, choisissant leurs représentants en tenant compte de l'ensemble de leurs positions, et se gardant de prendre la partie pour le tout. De ce point de vue, la bipartition des votes catholiques lors de l'élection du 2 novembre n'étonne pas. Mais il est nécessaire d'anticiper qu'il y aura toujours aussi, surtout dans les périodes de crise, des "extrémistes" de droite ou de gauche, qui suspendront leur engagement à une option tranchée par où ils s'opposeront à leurs frères. Ce sera sans doute le fait du petit nombre; celui-ci pourra être influent ou négligeable politiquement, mais il sera le plus souvent difficile sur le coup de juger qui, du petit ou du grand nombre, a raison, c'est-à-dire à l'avenir pour lui.

Où faut-il classer les pèlerins de l'absolu, les témoins qui sont prêts à mourir pour une cause, et que l'Eglise institutionnelle, quand elle se souvient, canonise ensuite comme martyrs, confesseurs, vierges ou docteurs? Bien qu'on les classe, ils sont en réalité inclassables, sans quoi ils ne seraient pas des saints.

(4) Voir dans *Le Monde Diplomatique* de novembre 1976 l'intéressant article de Diana Johnstone sur "Les puissances économiques qui soutiennent Carter". Il y est question d'une Commission trilatérale, composée de personnalités des E.U., de l'Europe occidentale et du Japon, qui semble bien avoir joué un rôle important dans le choix et du parti et du candidat qui lui paraissaient les plus aptes, dans les circonstances, à conserver sa crédibilité au régime économique-politique qui prévaut actuellement. Carter en était un membre très actif.

Les compromis qui, aux yeux du grand nombre, sont parfois inévitables, sont, à leurs yeux, inadmissibles, et on passera sur leur corps plutôt que de les contraindre à y consentir. Et en effet, pour un catholique conséquent (qui a une conception précise du ministère d'unité) et qui connaît les déclarations officielles, l'avortement est-il une si petite chose? Certains historiens sont d'avis que les premiers chrétiens l'ont emporté parce qu'ils s'interdisaient les facilités de l'infanticide. Au temps de l'Eglise des martyrs, l'homicide était une faute ecclésiastiquement impardonnable et excommuniant, au même titre que l'idolâtrie et l'adultère ou l'apostasie. Mais, si les "derniers chrétiens" ne tiennent plus à rien, comment subsisteront-ils? L'Eglise est-elle de ces institutions qui durent sans que quelques-uns au moins de ses adhérents soient prêts à mourir pour les causes qui tiennent à son essence? Dans les circonstances où ils devaient voter, les catholiques américains ont peut-être fait preuve de "bon sens" en n'attachant pas trop d'importance au problème de l'avortement: ils n'avaient pas à se prononcer sur une alternative claire, comme ce serait le cas si l'avortement faisait l'objet d'un référendum précis. Mais en quel sens au juste ont-ils fait preuve de sens chrétien? En respectant l'opinion de la majorité et en n'imposant pas la leur? En cela, comme dirait Moltmann, ils montreraient alors qu'ils sont ouverts au monde et *pertinents*, et que la société américaine peut reconnaître en eux des citoyens à part entière. Mais alors, l'autre volet du mystère de l'Eglise dans le monde serait fermé: car, comment s'y prendraient-ils en ce cas pour préserver ou recouvrer leur *identité*?

Dès lors et ensuite, en effet, cette autre question se pose de savoir où est l'Eglise, surtout sous sa forme catholique, et où est la vérité qui la fait vivre? Faut-il penser que les déclarations pontificales et épiscopales ont été conditionnées par la pression qu'ont exercée les mouvements Pro-Vie, et que la hiérarchie a décidé à bon escient de marcher à contre-courant de la majorité des catholiques américains? Ou faut-il penser qu'elle l'a fait par acquit de conscience et sans trop de conviction? Quelle est la fonction de la superstructure cléricale, et où est la prophétie? Au centre et en haut,

ou en bas et à la périphérie? D'abord dans la hiérarchie ou d'abord dans le peuple de Dieu? Dans la masse des baptisés de la société de consommation, ou dans les groupes de ferveur? Ou est-elle plutôt au-delà, au-dessus, au-dedans, dans l'entre-deux de ces instances sociologiquement déterminables? Ne faut-il pas plutôt penser l'Eglise comme un lieu dans lequel l'Evangile est entendu et où chacun, petit ou grand, se laisse interpeller?

Dans le cas de l'élection du président des E.U., qui interpelle qui? Les catholiques ont-ils agi comme un groupe de pression ou ont-ils failli à le faire? Et devaient-ils agir comme une communauté unanime que presse la charité du Christ? A en juger d'après ces événements récents arrivés à nos frères américains, comment se représenter l'avenir de l'Eglise? Va-t-elle encore se voir et se produire comme une tribune et un tribunal? Lui importera-t-il toujours d'obtenir l'audience des maîtres de l'heure? S'appliquera-t-elle toujours à faire des déclarations solennelles, à se prononcer catégoriquement sur les grands problèmes moraux, les examinant de haut et proposant des principes très généraux de solution à tous les hommes? De qui a-t-elle la charge? Considèrera-t-elle comme plus urgent pour elle de faire plus que de dire, et de dépenser ses énergies à susciter des communautés réellement évangéliques qui, elles aussi, témoigneront par leur vie avant de le faire par leur discours et leur vote? Les historiens de l'Eglise écriront-ils que c'est le Pape et les évêques, et avec eux le petit nombre de ceux qui ont utilisé leur vote pour signifier leur position sur l'avortement, qui ont eu raison? L'Eglise américaine de demain se glorifiera-t-elle moins de la sagesse politique de ses votants, et amorcera-t-elle un virage à partir des petits groupes qui seront prêts à obéir à l'Esprit?

Une autre série de questions est posée par l'élection du 2 novembre. Que signifie la baisse de la "pratique"? Les catholiques américains cessent-ils d'être catholiques et chrétiens pour autant, ou sont-ils en train de se désintéresser de la liturgie à cause de l'excès de ritualisme qui caractérise leur Eglise encore enfoncée dans ses structures rurales de chrétienté? Peut-être sont-ils en train de découvrir que la foi est une vie et qu'elle exige l'action.

Et alors, vont-ils avoir à choisir entre l'institution et l'esprit, la loi et la foi, le rite et l'engagement, la religion et l'évangile, l'Eglise et le Royaume? Ou ces dichotomies sont-elles manichéennes? Réussiront-ils à fonder ces extrêmes abstraits sur une volonté efficace d'intériorité en communauté ardente, où peuvent être accueillies les paroles toujours neuves qui proclament la mémoire subversive de Jésus, et discernés les signes des temps, les appels à l'héroïsme? En un langage plus traditionnel, je demanderai: entre la foi et l'espérance, — ou entre la fidélité et la créativité, l'ancien et le nouveau, le passé et le futur, la droite et la gauche —, vont-ils savoir réintroduire la charité? Car le plus ancien Paul, celui de la Première aux Thessaloniens, la mettait entre ces extrêmes, où elle existe comme une relation vive, analogue à celle qui s'étend entre la création et la rédemption finale, entre l'oeuvre du Père et l'oeuvre du Fils.

Il faut souhaiter que nos frères américains rechargent de sens la doctrine trinitaire, — qui, autant qu'un objet d'affirmation dogmatique et de contemplation mystique, est un instrument d'équilibre transcendant —, et surmontent par là les tentations inverses de l'infantilisme et de l'adolescentisme, de l'observation de la Loi et de l'effectuation de la Liberté, de la Tradition et du Progrès, de la Liturgie et de l'Engagement. Le freudisme a rendu le Père suspect, le marxisme s'évertue à faire des anciens "fils de Dieu" (les hommes) des créateurs et des rédempteurs de soi, le structuralisme jette le discrédit sur l'esprit. Dans ce monde qui se pense comme si Dieu était mort et comme si l'Homme achevait de mourir, et qui s'éprouve en même temps abandonné à une Nature à son tour totalitaire et castratrice, c'est peut-être là où la plus grande démission est possible et où la tentation d'y succomber a le plus de chance d'être surmontée.

Nous attendons beaucoup de nos frères les catholiques américains, — du petit nombre sans doute de ceux qui se laisseront interpeller par le Poème du Christ et qui croiront encore que l'Esprit commun du Père et du Fils peut, par delà les décès culturels, rendre la vie aux vieux langages et aux anciennes poésies, et par là aux esprits orphelins.

La pensée d'un homme exceptionnel

par Louis-Bertrand Raymond*

Il était trop grand pour partir discrètement: il a déferlé dans la presse et "tout a été dit en huit jours sur André Malraux". Pour ne pas ajouter "au tapage fait autour de ce deuil", contentons-nous de quelques réflexions sur la vision de l'homme qui se dégage de son oeuvre.

Pèlerin des siècles et des civilisations, il avait un goût pour les cimes: il se sentait à son aise sur les sommets, mais ses lecteurs avaient parfois peine à le suivre dans cet air raréfié.

Les fulgurances de son style, ces "longs faisceaux de projecteur balayant les civilisations" avaient de quoi éblouir les lecteurs peu habitués à ses visions de prophète.

Sa tendance à penser "en majuscules", à synthétiser des réalités extrêmement complexes en des formules éclairs, lui a valu d'être qualifié parfois de rhéteur. Il avait en tout cas l'âme épique et il ne faut pas s'étonner que des jeunes lecteurs aient trouvé "qu'il y a trop de grands hommes dans ses oeuvres".

Il y a dans l'homme malrusien un côté prométhéen: cette ambition de franchir le cercle de la condition humaine, de ravir aux dieux leur secret pour "ajouter une coudée à sa taille". Mais les dieux jaloux veillaient et, en châtiment de sa témérité, Prométhée a été cloué au rocher, le foie rongé par le vautour.

Par une étrange analogie entre le mythe grec et la Genèse, l'antique serpent présentait à Adam et Ève Yahvé comme redoutant lui aussi des rivaux. Mais la limite est là: infranchissable, invincible comme le temps, inévitable comme le vieillissement qui présage la défaite finale, la frontière de la mort.

Malraux, après avoir failli franchir "l'ultime porte", rappelait dans son "Lazare" "qu'il avait vu beaucoup mourir au cours de sa vie". L'angoisse que lui inspirait la mort,

était celle d'un intellectuel: une angoisse métaphysique suscitée par l'aspect impensable, irrationnel de la mort "qui fige la vie en destin".

La Mort, dès sa première oeuvre, bien modeste, était déjà là: cette obsession ne l'a jamais quitté. Au niveau de sa sensibilité, il percevait la mort non plus comme un absurde, mais comme une servitude, comme la preuve évidente "que l'homme n'est pas son maître". Le thème de l'humiliation est du reste omniprésent dans son oeuvre romanesque: la mort y apparaît comme la suprême défaite, le signe irréfutable de notre impuissance.

Et comme très tôt ses études et ses recherches avaient été celles d'un esthète, il a cru trouver auprès de l'art, un moyen de se consoler de cette impuissance, de compenser pour cette humiliation.

Faute de croire en l'éternel, Malraux a perçu le chef-d'oeuvre en art, dans ce qu'il a d'intemporel, comme une victoire sur le temps: "l'art est un anti-destin... la seule transcendance possible aujourd'hui", selon ses propres mots. "L'art est la signification que prend la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité", écrit Malraux dans *L'Irréel* qui fut son avant-dernier ouvrage.

Bien qu'il fut agnostique, et le reconnût formellement, Malraux a toute sa vie durant aspiré à la transcendance. Et pas seulement dans l'art. Les sommets d'humanité atteinte par ses personnages romanesques les plus héroïques étaient ceux de la fraternité humaine, d'une communion qui "ne pouvait exister sans quelque transcendance". Il avait toutefois le don d'y laisser subsister une part de solitude et d'incommunicabilité, plus sensible qu'il était aux manques de cette communion qu'à la profondeur qu'elle pouvait atteindre.

C'était facile pour lui de donner à ses personnages une grandeur héroïque: n'avait-il pas, durant sa vie, maintes fois vécu dans le risque jus-

qu'à la démesure? L'héroïsme était d'ailleurs la seule issue qui restait à ces personnages épris du désir de s'accomplir, de se dépasser "dans un monde sans Dieu et sans âme".

Le 20^e siècle, parce qu'il avait évacué la foi et l'espérance, lui apparaissait d'un tragique encore plus pur que celui de l'antiquité grecque avec ses mythes. Le destin, ou ce qui pour Malraux se confondait avec ses forces obscures, l'avait frappé avec la mort tragique de sa seconde épouse et de ses deux fils. Comment expliquer autrement cette bouche amère et ce regard où passe toute sa lucidité face à "un monde où l'homme est écrasé"?

Sans doute qu'il ne faut pas s'empresser d'identifier l'auteur à ses personnages, mais il demeure remarquable qu'il n'y ait pas un trait du héros des tragédies grecques que l'on ne puisse vérifier chez ceux-ci: la grandeur orgueilleuse, le refus des limites, la révolte contre le destin, le courage dans l'affrontement de ce même destin, une lucidité qui aggrave l'impuissance et l'angoisse métaphysique à faire face à sa condition d'homme, la solitude comme rançon de l'orgueil et le désespoir devant l'absence de sens et d'issue.

Malraux a su donner aux personnages de ses romans une taille qui rivalise avec celle du héros tragique grec; se maintenir lui-même, grâce à son inquiète réflexion ou son action dangereuse, sur ces hauteurs vertigineuses.

Parmi les éléments qui créent le climat tragique de son univers romanesque, il y en a un plus discret mais combien révélateur: le dérisoire. Malraux était trop lucide pour ne pas être sensible à la ridicule disproportion qui subsiste entre les efforts de l'homme pour connaître, communiquer, aimer, et ce à quoi il peut parvenir. Il percevait comme une cuisante humiliation la disproportion entre les aspirations de l'homme et ses réalisations décevantes.

Il soulignait, par exemple, comment la communion parfois repose sur le mensonge, ou encore com-

* L'A., jésuite, est professeur de littérature française au Collège Jean-de-Brébeuf.

ment la chair est dérisoire dans ses efforts pour l'établir, que "l'on reste toujours étranger à ce qu'on aime". "Aime-t-on jamais?", se demandait-il. L'érotisme dans ses romans se solde toujours par la solitude et la distance: "deux squelettes qui s'étreignent".

Autant d'échecs qui font de l'homme un être bafoué: l'amertume de Malraux est celle d'un être humilié, qui se voudrait démiurge et, en même temps, subit "l'angoisse de n'être qu'un homme".

Son grand roman, *La Condition humaine*, nous montre les multiples tentatives faites par l'homme pour "échapper à la condition humaine": l'action, le terrorisme, l'alcool, l'opium, l'érotisme, le pouvoir financier ou politique. Ces soulagements éphémères à "l'angoisse de n'être qu'un homme" aboutissent à une solitude chaque fois plus profonde, à une impossibilité toujours plus grande de communiquer pour "ce fou, ce monstre incomparable" qu'est l'homme.

C'est pour ce héros dérisoire ("*O ridiculosissimo heroe*") que Pascal avait écrit trois siècles plus tôt: "Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbecile: apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez". Et dans un autre fragment des *Pensées*: "Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur".

Mais pour "tendre les bras", pour "entendre son maître", il faut toute l'humilité que suppose, par delà l'aveu de son impuissance, le recours à la lumière et à la force qui nous dépassent: le "libertin", contemporain de Pascal, tout comme l'agnostique du 20^e siècle, s'en reconnaît incapable.

Le paganisme antique et l'athéisme contemporain ont également échoué dans leur tentative de franchir le cercle de la condition humaine à l'intérieur duquel l'homme d'aujourd'hui cherche en vain à se retrancher, oubliant "que l'homme passe infiniment l'homme".

Alors que l'évasion hors du cercle de notre condition demeure à jamais, impossible, l'Amour de Dieu, par l'Incarnation, a permis l'invasion de notre humanité par le divin: "Seigneur, tu n'as pas dit que l'homme croisse vers son néant. Mais tu as fait, en descendant, qu'il ne se heurte pas à son impasse".

Impact de l'Incarnation sur la vie du chrétien

par Roland Lachance*

"Après avoir à bien des reprises et de bien des manières parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout et par qui aussi il a créé les mondes. Ce Fils est resplendissant de son être et il porte l'univers par la puissance de sa Parole". (Hé. 1, 1-3)

Dieu, le Père, nous a parlé en son Fils, ce Fils qui est sa Parole et dans lequel il se révèle. Lui, le Fils, le premier né d'entre les morts, en qui l'homme recréé est appelé à une vie que seul l'amour a pu nous révéler. Dans sa mort et sa résurrection nous est communiquée cette vie qui lui est propre. Nos relations avec le Père se trouvent transformées, nous devenons "fils dans le Fils Unique" selon l'expression de l'apôtre Jean.

Du fait de l'Incarnation, le chrétien ne peut pas ignorer que son existence se situe sur un autre plan. L'histoire revêt de nouvelles dimensions: l'éternité et le temps se rejoignent, s'entrecroisent pour ainsi dire, et bousculent les visées et les ambitions proprement humaines.

Le regard du chrétien doit devenir celui du Christ, de même que sa façon de juger, ses relations avec les autres hommes, avec le monde qui lui est confié. A cet effet le rôle de l'Esprit qui nous a été donné est de nous transfigurer peu à peu, toujours plus vivement à l'image du Fils Unique, le Christ (2 Co. 3). Transformé par l'Esprit, le chrétien doit réfléchir, comme en un miroir, l'image même de Jésus-Christ. C'est donc au rôle de témoin que l'Esprit le prépare.

Cette vocation est toute gratuité, dans l'amour qui est donné. Il nous a aimés le premier. Notre rôle comme celui de la Vierge est l'accueil, l'ouverture à l'amour qui nous fait exister.

Luc, dans son récit de l'Annonciation, souligne de façon lumineuse cette gratuité qu'il oppose au mérite de la loi. Il ne souligne pas pour Marie, comme il l'a fait pour Zacharie, sa fidélité irréprochable à la loi. Marie est choisie, appelée par un amour tellement gratuit qu'il ne trouve d'autre explication qu'en lui-même. Marie elle-même s'en étonne.

*... Tu as trouvé grâce auprès de Dieu...
Le Seigneur est avec toi...*

... Le Tout-Puissant te prendra sous son ombre... (Luc).

Elle accueille cet amour qui s'incarne en elle: "Le Verbe s'est fait chair". C'est la conséquence, l'implication de son "fiat". "Qu'il me soit fait selon ta Parole."

Ce "oui", comme le dit Karl Rahner, est

le premier "oui" de toute l'Eglise. Marie le prononce en notre nom au nom de l'Eglise, au nom de toute l'humanité. Et pour le redire avec elle, il nous faut être nous aussi "gratuité".

Ce message de l'Incarnation est dur à saisir dans un monde technique où dominent l'intérêt, la consommation et l'efficacité. L'homme, même le chrétien, a peine à accepter sa dépendance. C'est comme s'il voulait se sauver par lui-même, par sa science et sa technique.

La conception virginale le ramène à la vision de foi: le salut offert et accueilli en Jésus-Christ. Il doit s'ouvrir à l'amour gratuit et le communiquer aux autres gratuitement, en devenir le témoin.

Seul le pauvre est capable d'aimer parce que pour aimer il faut accueillir l'amour et seul le pauvre en est capable. Le chrétien peut alors saisir, toujours dans la foi, la transcendance de sa vocation qui lui est donnée en Jésus-Christ. Il vit cette vocation dans le monde mais sans être ligoté par ce monde. Il est l'homme libre, de la liberté que lui confère l'Esprit du Christ.

Libre, il peut exercer sa mission, celle de consacrer le monde comme le rappelle Vatican II. Il doit redonner au monde son sens véritable et son orientation première, mais comment le pourrait-il s'il était dominé par ce monde? Là se trouve le paradoxe: engagement total à fond dans ce monde et dépassement que lui permet sa foi. Contradiction pour le non croyant. Le chrétien est alors rejeté comme le Christ le fut par les juifs et les grands de son temps.

Le chrétien, si vraiment il vit sa vocation selon les Béatitudes est un perturbateur. Il dérange, fait choc, bouleverse. Les Apôtres étaient ainsi, et les premiers chrétiens tels que nous les révèlent les Actes des Apôtres.

Le monde a besoin de ces hommes pour se convertir au Christ. Dans un cœur nouveau, l'espérance renaît. A l'horizon les hommes pourront entrevoir... "la terre nouvelle et les cieux nouveaux", inaugurés déjà par le Christ ressuscité.

La mission du chrétien est l'annonce du Christ aux hommes, à travers le message de la Révélation, mais aussi à travers ce qu'il est et ce qu'il vit au milieu de ces hommes. Il lui faut non seulement respecter les "sagesses" des non chrétiens et leur conception du monde, mais les engager à une véritable rupture sans laquelle la conversion demeure impossible. Sans cette rupture, pas de réforme en profondeur ni de plénitude réelle.

Engagement intégral et rupture, telle est la dialectique de la vie du chrétien conscient de sa tâche. Sans rupture, l'engagement reste sur le plan horizontal. Sans engagement personnel de tout son être, il ne peut y avoir de véritable Incarnation.

* Missionnaire au Brésil pendant près de vingt ans, le P. Roland Lachance, S.J., a fondé un Institut supérieur de Sciences religieuses à l'Université de Pernambuco (Recife); depuis son retour au Canada, il est appliqué à l'animation des Exercices spirituels.

Pour se retrouver dans les dédales de la pensée marxiste*

par Richard Arès*

Il y a une trentaine d'années, alors que je séjournais à l'Action populaire de Paris, un jeune Jésuite, le P. Henri Chambre, passait déjà pour l'un des grands spécialistes du communisme et du marxisme, tant sur le plan de la théorie que sur celui de la mise en application concrète, en particulier en Russie soviétique. Quelques années plus tard, il publiait les résultats de ses études et de ses recherches dans un volume qui fit du bruit et ne tarda pas à être traduit en plusieurs langues: *De Karl Marx à Mao Tsé-Toung, Introduction critique au marxisme-léninisme*. C'était en 1959. En France, de Gaulle était au pouvoir et l'intérêt pour la pensée marxiste passait au second plan, subsistant quand même dans les universités, chez quelques intellectuels et certains chefs ouvriers. L'ouvrage du P. Chambre n'en connut pas moins le succès, si bien qu'il est, depuis longtemps déjà, épuisé.

L'auteur a voulu reprendre son ouvrage d'autrefois, le refaire, le compléter et lui donner en quelque sorte une figure nouvelle. C'est que, de 1959 à 1976, l'histoire a marché et des événements se sont produits; le marxisme suscite maintenant beaucoup plus d'intérêt, non seulement en Europe, en Asie et en Afrique, mais aussi au pays du Québec, où on l'étudie de plus en plus et on le prône ouvertement. En refaisant son livre, le P. Chambre a cru bon d'en allonger le titre et d'y inclure le nom d'un personnage plu-

tôt sous-entendu que réellement mentionné dans le premier, titre qui est devenu: *De Karl Marx à Lénine et à Mao Tsé-Toung*. Le fond n'a guère changé, les titres de chapitres sont à peu près tous les mêmes, chacun cependant comportant des ajouts sur les événements survenus en ces dernières années.

Les deux derniers chapitres, cependant, sont nouveaux. L'un a pour titre: "Le marxisme éclaté" et traite, d'une part, des vues de R. Garaudy sur l'évolution du marxisme et, d'autre part, de la conception que s'est faite L. Althusser sur le même sujet. L'autre a pour titre: "De Karl Marx aux marxismes", chapitre qui est en quelque sorte une conclusion générale de toute l'oeuvre; en d'autres termes, après "le marxisme éclaté", il existe maintenant des "marxismes".

Je n'ai ni le temps ni la compétence d'analyser et de juger tous et chacun des chapitres. Je voudrais quand même m'arrêter à celui qui traite de la religion, lequel comporte trois grandes divisions: "1. Karl Marx et la religion". - "2. Examen de la position de Karl Marx". "3. De F. Engels à A. Gramsci". J'aimerais que tous ceux qui traitent de cette question, qui se demandent jusqu'à quel point l'athéisme et le combat contre la religion sont intimement liés à la pensée marxiste, lisent ces pages éclairantes et probantes. L'auteur, en effet, contrairement à certains qui s'engagent sur cette route, ne se contente pas de décrire aussi objectivement que possible la pensée de Karl Marx sur la religion; il ose en faire l'examen critique.

Examen critique qui se développe en cinq longs paragraphes, dont voici les titres: "La religion n'est pas une idéologie. La religion n'est pas liée à un système économique. La conception de Marx n'est pas scientifiquement fondée. Le problème de la création et de la mort. La conception de Marx enveloppe une aliénation réelle." Citant plus loin un

propos de R. Garaudy sur la religion, le P. Chambre écrit: "L'athéisme de Marx n'est pas (italiques de l'auteur) du tout un athéisme méthodologique mais métaphysique. De plus, la démonstration que propose R. Garaudy de son affirmation, ne retient qu'un élément de la critique de la religion effectuée par K. Marx: la religion comme protestation contre la détresse de l'homme, comme 'projet aliéné' de l'homme. La position de Marx est autrement radicale... Ajoutons qu'aucun texte des mouvements marxistes conséquents avec la pensée de K. Marx n'a remis en question jusqu'à ce jour sa conception de la religion et celle de l'athéisme qui en découle" (pp. 341-342).

Certains diront: qu'importe, si le marxisme parvient à libérer l'homme? L'auteur admet que telle était l'intention de Marx, mais ajoute aussitôt: "Le chemin qu'il prend pour procéder à cette libération fait retomber l'homme sous le pouvoir de la nature et de la tyrannie, car l'homme se trouve, au terme, aliéné à cette Nature que... le matérialisme du XVIII^e siècle s'était proposé de substituer comme Absolu au Dieu chrétien. En même temps, ces hommes sont soumis, totalement nus, au pouvoir de la Société ou de ceux qui prétendent la représenter... Marxisme et christianisme ne se situent pas sur le même plan quand il s'agit de la libération des hommes. L'un apporte le salut en ce monde, en privilégiant une catégorie sociale, le prolétariat, l'autre apporte le salut de tous les hommes, quels qu'ils soient, parce que tous sont appelés à être fils de Dieu et qu'ils le sont réellement dès maintenant" (p. 397).

Ce ne sont là que quelques extraits d'un ouvrage de grande valeur, enrichissant pour ceux qui accepteront de le lire avec la volonté intérieure de voir clair et juste dans les dédales de la pensée marxiste.

* CHAMBRE, Henri: *De Karl Marx à Lénine et Mao Tsé-Toung*, Paris, Aubier Montaigne, 1976, 413 pp.

* Le P. Arès, S.J., présente depuis longtemps, dans des cours et des écrits, la pensée sociale chrétienne. Il est président de l'Académie des Sciences morales et politiques (Québec).

Peut-on parler de névrose chrétienne?

par Maurice Ruest*

Un volume que l'auteur a voulu être une analyse objective d'une question très actuelle vient de paraître aux Editions de Trévise (1). Il n'emportera pas d'emblée l'approbation de tous les lecteurs. L'auteur sera accusé, soyons-en assuré, d'exagération, de généralisation. On dira même qu'il fausse les perspectives dans lesquelles sont placés ses patients, puisque l'auteur est un psychiatre. Tout ça pour le mettre au plus tôt sur la voie d'évitement. Et pourtant!

Avouons que l'auteur a surtout le malheur, on devrait dire le mérite, de briser certaines barrières, de parler ouvertement de situations qu'on a trop tendance à tenir cachées. Il apporte le point de vue du clinicien sur des maladies psychosomatiques fréquentes chez des chrétiens que leur entourage juge fervents. Il s'agit aussi bien de prêtres, de religieux, de religieuses que de laïques.

Le Docteur Solignac s'est aussi penché sur le cas d'un bon nombre de personnes qui ont abandonné l'état sacerdotal ou religieux. Retournées à l'état laïque, plusieurs de ces personnes ont semblé retrouver leur équilibre psychologique. D'autres ne se rétabliront jamais.

Le médecin constate que les troubles psychiques, les névroses qu'il traite ont fort souvent leur origine dans une éducation chrétienne trop rigide, mal assimilée, pas du tout comprise. Dans la plupart des cas, le mal, dont les manifestations ne seront visibles que bien plus tard, prend racine dès la première enfance. Le régime patriarcal ou matriarcal trop autoritaire du foyer joue un rôle prépondérant. On en arrive au mépris presque total de la personne.

Selon l'auteur, cette attitude des parents se calque sur celle de l'Eglise institutionnelle. Une conduite à peu près identique adoptée par la direction des séminaires et des noviciats aboutit à des réactions sem-

blables. Le psychisme d'individus par ailleurs normaux n'a pu résister aux pressions exercées sur lui.

Cette éducation, dite chrétienne, n'a-t-elle pas étrié l'enseignement du Christ? Un seul aspect a été retenu de tout le message de Jésus: le renoncement à soi-même. Et on l'a vite étendu au rejet de toute la nature créée. Le résultat est une sorte d'angélisme. Où se loge donc l'amour en tout cela? Il ne reste qu'une théologie vidée de l'incarnation, centre de la pensée chrétienne.

L'éducation ainsi comprise aboutit à une religion moralisatrice peu fondée dans la foi et dans l'amour. Pour combien de chrétiens la pratique religieuse n'est-elle devenue qu'une sorte de mécanique superstitieuse? Que l'on songe seulement à l'usage que l'on fait trop souvent des sacrements, messe du dimanche ou confession, par exemple! Et puis, comment sortir de la contradiction: mépriser sa propre personne et aimer les autres comme soi-même?

Des chrétiens n'ont pas été préparés par leur éducation pour une véritable vie d'adultes, pour rencontrer les responsabilités qu'elle comporte. Ils ne sont pas prêts à faire face aux changements, aux adaptations nécessaires que réclame la vie en société. La largeur de vue fait défaut.

Est-il possible de modifier l'attitude éducationnelle de l'Eglise face au monde moderne, de sorte qu'on y retrouve le message authentique du Christ? Autrement dit, comment présenter aujourd'hui une spiritualité baignée dans l'amour, capable d'enthousiasmer encore la jeunesse?

Pour l'auteur, la névrose chrétienne se réduit souvent à une névrose institutionnelle. Toute la responsabilité est reportée sur la hiérarchie. Presque toutes les interventions de cette dernière ne se réfèrent qu'à la loi. De là un poids parfois insupportable pour des individus qu'une éducation trop stricte a sensibilisés au constant écrasement. Mais dans cette hypothèse, quel changement l'Eglise apporte-t-elle par rapport à l'Ancien Testament? Le Christ est venu Il a renversé la phobie de la loi. C'est même ce qui le rendit d'abord suspect aux yeux des chefs religieux de son temps. Le recours constant à des normes externes révèle, de la part des autorités ecclésiastiques, un manque de confiance dans le peuple fidèle.

Est-il encore possible pour l'Eglise institutionnelle d'exécuter le virage nécessai-

re? Les prêtres ont abandonné la soutane noire, signe de deuil, de mort et d'angoisse. Sera-ce pour revivre dans la joie de la résurrection ou simplement pour se donner une image extérieure moins rébarbative?

Dans la présente crise ecclésiale repose peut-être la solution. L'Eglise peut et doit se redresser. Les vocations ont diminué, même disparu en certains milieux. Des prêtres et des religieux en grand nombre continuent à désertir leur poste, à retourner à l'état laïque plutôt que d'accepter des responsabilités qu'ils n'ont jamais prévues. Des théologiens en nombre de plus en plus important grugent les positions de l'Eglise hiérarchique. De cet apparent chaos doit émerger la lumière.

Des lueurs d'espoir luisent ici ou là. Les communautés de base, parfois en opposition avec l'Eglise institutionnelle, et surtout les mouvements charismatiques promettent un renouveau qui devrait changer l'image de l'Eglise. Il serait d'ailleurs normal que le salut vienne de la base.

Tout au long de son livre, l'auteur identifie l'Eglise, surtout l'éducation chrétienne, à un intégrisme sans nuance. Les exemples cités sont tous tirés de milieux bien caractérisés par cette tendance. En ce sens, on peut dire qu'il manque de discernement, qu'il fausse l'impression d'ensemble.

Il s'en prend beaucoup à l'Eglise institutionnelle, à l'Eglise hiérarchique. L'auteur semble souhaiter que les déclarations des papes, par exemple, s'adaptent aussi bien aux cas individuels que les conseils donnés par le clinicien dans son bureau. Exigence qui manque de réalisme, qui frise l'utopie complète! On devine même des agressivités mal contenues. C'est difficile à accepter de la part d'un praticien de la psychologie, surtout s'il prétend juger un groupe aussi important que celui de l'Eglise.

Restrictions qui ne vont pas si loin qu'elles puissent minimiser la valeur de l'ouvrage. L'auteur nous interpelle, nous force à la réflexion, exige que nous inventions des solutions aux très sérieuses questions qu'il pose. L'essentiel n'est pas de savoir si nos réponses coïncideront avec celles du Docteur Solignac. Ayant pris conscience, d'une manière peut-être brutale, de situations et d'attitudes bien réelles, quelle sera notre conduite dans l'immédiat? C'est la vie même de l'Eglise du Christ qui est en jeu. Une réaction radicale s'impose et dans un temps très court.

(1) *La névrose chrétienne*, par le Docteur Pierre Solignac, Paris, 1976, Editions de Trévise, 21.5cm x 13cm, 252 pages.

* Le P. Ruest, S.J., est directeur des Editions Bellarmin.

FACE À...QUOI?

Sur le dernier film d'Ingmar Bergman

par Jean-René Ethier*

Dire Bergman aujourd'hui, ce n'est plus évoquer l'actrice célèbre qui prend maintenant de l'âge et un peu d'ombre, mais l'homme qui passe pour l'un des plus grands cinéastes de toute l'histoire du cinéma. Pour les cinéphiles, en tout cas, Bergman s'impose comme un émule des Griffith, des Eisenstein et des Murnau. Ses films conquièrent tous les publics. Engoûment général d'où n'est peut-être pas exclus un snobisme irraisonné. Le fait est là qui intrigue en réjouissant. Bref, Bergman est maintenant un succès définitif de *box-office*, et cela en dépit (nous pourrions écrire à cause...) de la haute qualité esthétique de ses films.

Il faudrait sans doute, à propos du cinéma de Bergman, se pencher davantage sur ce problème, méprisé ou relégué par les anti-esthètes: le rapport inhérent, dans l'œuvre d'art, entre ce qu'il a toujours été convenu d'appeler le *contenu* (ou le fond) et l'*apprêt esthétique* (ou la forme). Mais, dans la confusion de l'art actuel, souvent en réaction contre des tendances frauduleusement esthétisantes, on comprend que certains artistes, voire certaine critique d'art privilégient le contenu (surtout s'il est de saveur politique!) de l'œuvre d'art au mépris parfois de toute forme esthétique. Pour eux, la vérité de l'art est avant tout dans l'idéologie qu'il véhicule. Mais, peut-il y avoir art sans la maîtrise d'une matière adéquate? L'art — c'est du moins la conception classique — ne trouve sa raison que dans une proportion inhérente du contenu et de la forme. Ce rappel n'est pas impertinent: cet équilibre est justement un des secrets de la grande universalité du cinéma d'Ingmar Bergman.

Témoin de cette faveur populaire nouvelle, ces *Scènes de la vie conjugale* (qui prennent l'affiche de notre télévision d'état pour six prochains *Beaux-Dimanches*) (1) après la retentissante *Flûte enchantée* du printemps dernier et ces *Cris et chuchotements* de l'année dernière.

Bergman: 58 ans, 30 films en 30 ans si l'on n'oublie pas qu'il n'est venu au cinéma que tardivement, à l'âge de 27 ans. Son pre-

mier film *Crisis* (Kris), d'après la pièce de Leck Fischer (tiens! une pièce de théâtre...), date de 1945. Auparavant? Bergman est comédien, puis metteur en scène attiré (à 19 ans, s'il vous plaît!) au Mäster Olofsgården, où il faut jouer des pièces de Shakespeare, de Strindberg, son compatriote, et de Hajimar Bergman, son homonyme.

Fils de pasteur (c'est important), amoureux des cathédrales et des lieux religieux dès son jeune âge (c'est encore plus important), la vocation de Bergman mûrit romantiquement à l'ombre de l'université où il "monte" ses spectacles "*Bleu et Or*" avec des copains enfiévrés. Il touche alors à tout. Il apprend tout. Puis, il renonce au métier d'acteur pour ne se consacrer qu'à la mise en scène. Ce sont alors les films de Duvivier et de Marcel Carné (*Quai des Brumes*... tiens! une filiation française...) qui le fascinent et l'amènent au cinéma. Sans jamais quitter le théâtre toutefois: car il continue d'y faire des mises en scène en même temps qu'il collabore régulièrement à la télévision de son pays (*Scènes de la vie conjugale* ont été conçues et réalisées pour la télévision). Cet apport du théâtre ne sera pas sans conséquence sur son style cinématographique, car ses films, intimistes avant tout, n'oublient jamais le dépouillement forcé de la limite théâtrale.

Avec un tel palmarès où la versatilité est la pierre de touche, et au lendemain des chefs-d'œuvre de sa maturité, on pouvait être en droit de s'attendre, de la part de Bergman, à un certain fléchissement, à des redites ou à travail lassé. Un homme, fût-il au comble de son génie, a droit à des limites. D'autant que Bergman, terrassé depuis quelque temps par des problèmes de fisc et de justice, obligé de s'exiler, aurait bien des raisons de s'abandonner à la négligence et ne vivre que sous son nom. Il n'en est rien. Son dernier film *Face à face* témoigne de la même rigueur à laquelle Bergman a habitué son public. Nul doute: Bergman est un cas d'exception. Exemplaire, sans doute. Penchons-nous encore un peu plus.

Ce que le cinéophile averti retient des

quinze premières années de production du maître, c'est sa quête tâtonnante, obstinée, obsessionnelle du mystère religieux. *La Source*, *L'Heure du loup*, *L'Oeil du diable*, *A travers le miroir*, *Les Communiantes* parlaient de Dieu sans détour. Mais voici qu'avec *Le Silence* (1962), Bergman se tait. Il n'y a plus de Dieu dans son cinéma. C'est, au contraire, la quête psychanalytique.

Cette rupture a-t-elle été assez soulignée par les exégètes du cinéma bergmanien? ou du moins a-t-elle été interprétée à sa juste portée? Car, c'est peut-être là qu'apparaîtrait la véritable clef du cinéma de Bergman. C'est cette rupture soudaine qui rend mieux compte, d'après nous, de l'évolution de l'artiste. On ne peut comprendre ses derniers films sans cette référence révélatrice.

Que Bergman, d'un film à l'autre, se soit débarrassé de tout ce qui donnait du poids à ses films, c'est évident. Le voilà maintenant pressé d'aller à l'essentiel. Mais quel est cet essentiel? Certains prétendent que, délaissant la métaphysique (la métaphysique, comme la psychiatrie, est toujours périlleuse au cinéma!), il se met à filmer à fleur de peau et il verse maintenant, non pas dans la facilité, mais dans la limpidité des sourires et des larmes. Témoin, *Cris et chuchotements*, puis cette *Flûte magique*, vieux projet de vingt ans, chez Bergman, enfin réalisé dans une joie bon enfant qui serait un retour aux mythes naïfs de l'enfance et du théâtre.

Tout le monde s'est accordé pour trouver à *La Flûte enchantée* une transparence où le génie de Mozart retrouvait celui de Bergman, dans une synthèse lumineuse d'amour et d'innocence! Personne, à notre connaissance, n'a cependant souligné l'ambiguïté fondamentale de ce film. Film maçonnique (2), *La Flûte enchantée* est l'itinéraire des âmes qui cherchent et trouvent la liberté triomphant des embûches symboliques. Mais, cette liberté, l'a-t-on assez surprise en flagrant délit de laïcisation? Dans *La Flûte enchantée*, ce n'est plus le propos religieux qui intéresse Bergman. Se

* L'auteur, prêtre, animateur culturel et critique cinématographique dans diverses revues depuis 20 ans, est actuellement professeur de littérature française au Séminaire du Verbe Divin, à Granby, P.Q.

(1) Sans compter la rétrospective des films de Bergman à ciné-club, le dimanche soir, depuis plus d'un mois.

(2) On s'est beaucoup interrogé sur la franc-maçonnie au temps de Mozart. Il semble bien qu'elle n'avait pas, à cette époque, la même idéologie qu'on lui reprochera plus tard. Mozart n'en demeurait pas moins un catholique convaincu et sérieux.

servant justement de l'initiation maçonnique à saveur anti-cléricale où les membres d'une secte de caractère obscurément et ridiculement religieux s'embusquent devant l'amour de deux jeunes fiancés, il propose une quête de liberté à partir d'embûches symboliques qui ne deviennent que des tabous religieux dont il faut se délivrer à tout prix. Tout l'aspect théâtral de la mise en scène accusait cette sorte d'illusion propre au théâtre et à la vie. *La Flûte enchantée* est une terrible confession, presque trop directe: c'est celle de Bergman (puisque tous les films de Bergman ne sont que des confessions à peine déguisées) parvenu, après ses obsessions métaphysiques, à leur rejet, au profit d'une pensée séculière complaisante, toute enfermée dans la seule dimension terrestre. Bergman faussait, en se l'appropriant, la perspective de Mozart, combien plus naïve. Car, alors que chez ce dernier, l'initiation maçonnique n'était qu'un prétexte et un code social symbolique, chez Bergman elle prend l'allure d'une réquisition implacable et d'une métaphysique qui n'ose pas dire son nom.

Etre tourmenté, plusieurs fois marié — on sait que le *carpet nuptial* de Bergman est aussi chargé que celui d'Henri VIII et de Sacha Guitry — façonné par une religiosité plus problématique que réelle, Bergman, dans ses films, en témoignant de ses obsessions, révèle en même temps combien ses obsessions se confondent avec une situation psychologique personnelle mal élucidée. On a l'impression, dans le cinéma de Bergman, que le problème de Dieu est constamment mal engagé: produit par un *sur-moi* étouffant, Dieu est plutôt une menace, un déchirement, un poids impossible. Or, la joie un peu factice de *La Flûte enchantée*, c'est celle de la coupure radicale. Bergman vient de se débarrasser du Dieu terrible de son enfance et cherche, ailleurs, le mystère de son trouble.

C'est à la psychanalyse qu'il va, derechef, comme par instinct. *Cris et chuchotements* en étaient le premier volet formel, sans équivoque, après les coups de sonde, donnés ici et là, à travers toute sa production. A-t-on assez épilogué, par exemple, sur cette couleur rouge du film? Bergman s'en est expliqué lui-même: "il doit s'agir de quelque chose d'interne, car, depuis mon enfance, je me suis toujours représenté l'intérieur de l'âme comme une membrane humide en teintes rouges" (3).

Son dernier film *Face à face* ne permet plus d'en douter. L'intrigue est précisément celle d'une jeune femme, psychiatre de profession, qui, à la suite d'un moment de lassitude, perd momentanément la raison et frôle la limite dangereuse du néant psychique. *Face à elle-même* et à un monde maintenant privé de toute référence religieuse, elle perd pied et tente de se suicider. En d'admirables images et dans une mise en scène constamment serrée, Bergman, cinéaste incomparable de *l'instant* un peu à la façon de Proust, y décortique l'â-

me jusqu'en ses replis profonds (quelle admirable maîtrise cinématographique, quel univers nouveau, au cinéma, et combien original et percutant!). Le film nous happe, nous plonge dans l'intérieur de l'héroïne et nous fait faire son douloureux chemin de croix.

Or, le point névralgique est ici: l'héroïne de *Face à Face* s'en sortira, mais comment? Simplement parce qu'elle a perçu, au fond de son désespoir, un lueur: celle de la prise de conscience de son existence. Il y a la vie... Vivre! n'est-ce pas déjà assez? Peu importe le reste, donc. Et pas besoin, ici, d'un Dieu accusateur ou responsable. La vie se justifie par elle-même.

Certes, c'est finir positivement en beauté, et l'on verra, sans doute, dans *Face à face* un hymne à la vie et une leçon d'optimisme.

Mais, cela suffit-il? A quelles "nourritures exclusivement terrestres" nous convie maintenant la réflexion de Bergman? Osons une interprétation, peut-être audacieuse...

Elle se résume à ceci: Bergman demeure le même et sa démarche cinématographique continue d'être obscurément métaphysique: mais elle s'épure en changeant de registre. Elle se place sur la véritable trajectoire, où, de fait, elle n'avait jamais été. Parti d'une quête mystérieuse et d'une obsession religieuse plus héréditaire que véritablement assumée, Bergman se pose d'abord le problème de Dieu dans une attitude plus phénoménologique que métaphysique. La théologie de son père, pasteur, le met plus en question qu'elle ne le convainc. Il lutte davantage contre l'idée de Dieu qu'il ne la recherche vraiment. La coupure est fatale et la laïcisation de sa démarche en témoigne.

Mais, au-delà de la crise qui frôle le désespoir, voici qu'il retrouve — comme une exigence de santé psychologique — le goût simple de la vie, à travers son héroïne de *Face à face*. Pour païenne et exclusivement humaniste que soit cette attitude, elle fait triompher la vie concrète. Bergman aboutit, enfin, au point de départ d'où il lui aurait fallu partir. Il y a, dans *Face à face*, l'attitude saine d'une âme qui, croyante d'abord par tabous, réussit à se délivrer du tabou d'une religion déformante pour parvenir à une première lumière: celle de la primauté de la vie. Véritable seuil, en vérité, de toute démarche métaphysique. Seuil périlleux, certes, mais seuil de la véritable voie. La philosophie chrétienne n'en a pas, dans le passé, trouvé de plus authentique à une saine démarche intellectuelle de la foi.

Or, cette démarche, — comme tout l'état de tension de *Face à face*, — est justement la caractéristique de la mentalité contemporaine. Comme autrefois, dans la Grèce antique, Socrate! En la ramenant à la raison humaine, il ramenait en quelque sorte une pensée théologique arbitrairement nourrie à une parade de légendes plus ou moins grotesques (on l'a accusé de détruire les dieux de la cité!); ainsi, le mouvement de la pensée moderne avec Vatican II. Il s'agit de détruire les "faux dieux" que la civilisation s'est mise à construire sur la véritable révélation évangélique. En acceptant, jusqu'à sa limite logique, l'incarnation

de Dieu, l'Eglise a justement rappelé au monde que les valeurs avaient été, au cours des siècles de christianisme, enveloppées sous des abus et des ostracismes.

Or, c'est le drame que vit la conscience religieuse actuelle. Sous l'apparente, laïcisation du sentiment religieux, la religion n'est-elle pas en train de se purifier pour retrouver ses assises fondamentales? Ce drame de la conscience moderne ne va pas sans les affres d'une descente temporaire aux enfers. C'est, d'abord, dans le *face à face* avec lui-même que l'homme retrouvera la possibilité de son être. Voyage douloureux, périlleux même où s'accomplit sa rédemption. Si le cinéma d'Ingmar Bergman a tant de crédit actuellement, c'est qu'il est à l'image même de la conscience contemporaine qui se retrouve en lui.

Témoin de cette descente aux enfers, le film *Face à face*, grave, sérieux, qui met l'homme contemporain face à son vide, face à ses peurs, face à ses vertiges. Par le détour de la psychanalyse, Bergman revient à son interrogation essentielle, à sa métaphysique primordiale, décapée, cette fois, des phantasmes puérils où elle opérait jadis.

Face à face pourrait bien être le grand film d'un nouveau cinéma prophétique. Par le biais d'un art absolu, dans sa pleine maîtrise, partant exceptionnel, Bergman, fraternel, témoigne de l'âme moderne troublée.

Où va-t-il maintenant bifurquer? C'est la nouvelle espérance que nourrit le cinéma de Bergman pour son spectateur attentif, épris du mystère de nos destinées humaines.

Conservez

RELATIONS

Reliures de votre collection 1976

— le lecteur fournissant sa collection \$8.95

— si nous fournissons la collection \$16.95

Cartables: \$5.95 (par la poste \$6.50)

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
387-2541

(3) *Etudes*, t. 339, 12, 753.

Le bon, le pire et le meilleur

par Georges-Henri d'Auteuil

Le Lion en Hiver

Pour ouvrir sa nouvelle saison, le Théâtre du Rideau vert a eu vraiment la main heureuse. *Le Lion en Hiver* de James Goldman est une pièce historique qui nous reporte au Moyen-Âge anglais. Elle met en scène l'assassin de Thomas Becket, Henri II Plantagenet, sa femme l'astucieuse Eléonore, duchesse d'Aquitaine, naguère reine de France, trois de ses fils, jeunes loups aux dents longues, avides, tous les trois, de devenir rois à leur tour le plus tôt possible, et une jeune princesse, soeur du roi de France, pour le moment, l'aimable béguin d'Henri II. Nous sommes dans un lourd et sombre château du roi Henri, à Chinon, admirable lieu propre à l'éclosion, au développement, aux violents éclats des passions des personnages, auxquels il faut ajouter un roi de France de passage en quête ou d'un mariage (Aloïse et Henri) ou d'une Province, l'Aquitaine.

Ce qui intéresse dans cette pièce, ce n'est pas tant l'imbroglio assez compliqué pour qui n'est pas un expert en histoire de France et d'Angleterre, que raconte l'auteur, mais surtout les réactions humaines des personnages face à des situations dramatiques. Car les tempéraments sont fougues, impulsifs, les ambitions vives et opposées, les passions frustes et violentes. Un nid de vipères qui ne cherchent qu'à mordre. Dans cette lutte féroce des intérêts dont elle est l'enjeu, le sort d'Aloïse paraît bien inquiétant. Et nous sommes en pleines fêtes de Noël...

Quoique américain et de notre époque, Goldman a su retrouver et évoquer avec vigueur l'atmosphère de ces temps lointains en Angleterre. Moeurs farouches, rudes, presque primitives, sans fignolage ou raffinement et aussi possible tendresse, noblesse âpre mais non sans grandeur et idéal. Une humanité quand même attachante.

Une humanité que, sous ses aspects divers, des comédiens bien choisis par Danièle-J. Suissa ont fait vivre devant nous avec force, éclat et sincérité dans les splendides costumes de François Barbeau et le très ingénieux décor mobile et à facettes multiples de Robert Prévost. Une réussite pour l'oeil et une joie pour l'esprit.

En effet, rarement voit-on une distribution aussi bien équilibrée, des rôles aussi adaptés à chacun des comédiens. En tête, magnifiques d'intelligence, de souplesse, d'aisance, de naturel, Guy Hoffmann, Henri II, et Yvette Brind'Amour, Eléonore. Deux

interprétations qui resteront vivaces dans le souvenir même des plus exigeants.

A la fois gouailleur, cynique, cauteleux, fanfaron, fier, agressif, aussi tendre et amoureux, surtout passionné de la gloire et de la puissance de l'Angleterre, Hoffmann a été un Henri II d'une haute stature humaine. Et je ne crois pas avoir vu Yvette Brind'Amour aussi magnifiquement ajustée au caractère de la farouchement ambitieuse Eléonore, en même temps que femme et mère, lasse de lutter sans cesse pour, souvent, des ingrats.

Leurs trois fils que ronge, eux aussi, l'ambition: Richard, avide de guerre, Geoffrey, profiteuse jusqu'à la perfidie, et, le plus jeune, Jean, assez veule, ont été interprétés avec justesse par Jean Leclerc, Michel Dumont et Daniel Gadouas. Ils vivaient ardemment leurs personnages. Vincent Davy était le roi de France, essayant la ruse, l'intrigue ou la menace mais avec plus fort que lui. La jeune et jolie Louise Deschâtelets paraissait, en Aloïse, un fragile, sympathique et pitoyable otage bousculé par le tourbillon des folles ambitions des autres personnages. De tous, elle s'est montrée, seule, avec grande dignité et noblesse, la figure honorable. Elle jetait une note de grâce dans l'âpreté de l'action.

Ines Pérée et Inat Tendû

Décidément, le théâtre insolite ne m'emballa pas du tout. Je ne mords vraiment pas. Pas plus à celui d'Ionesco ou Beckett qu'à celui de chez nous, comme cette pièce de Réjean Ducharme qu'on nous a présentée, au Gesù, sous les auspices de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, *Ines Pérée et Inat Tendû*.

On dit beaucoup de bien des romans de Ducharme. Je ne les ai pas lus, mais j'ai assisté à deux ou trois de ses pièces. D'abord, je m'amuserai volontiers d'un bon jeu de mots, en passant. Mais quand cela devient du système, du parti pris, à répétition, non. Il est, d'ailleurs, relativement facile d'étonner, de faire rire, d'accrocher un auditoire par des farces incongrues, de grosses galéjades, des cocasseries de langage ou d'accoutrement. Cela demande plus d'esprit, de finesse, d'un vrai sens du comique, d'arriver aux mêmes résultats par des éléments d'intrigue et d'action simples et naturels. Un certain théâtre de chez nous semble tout heureux de cacher son indigence d'imagination créatrice sous les oripeaux vite fanés de trucs qu'on qualifie

d'originaux et qui ne sont souvent qu'impuissance d'invention.

Au fait, de quoi s'agit-il dans *Ines Pérée et Inat Tendû*? Tout simplement, semble-t-il, d'un garçon et d'une fille tombés d'on ne sait où et qui sont à la recherche du bonheur ou de l'amour ou seulement, peut-être, d'un refuge paisible, accueillant, où il ferait bon de vivre dans l'amitié. Quête futile. Ils ont parcouru le monde déjà, et ils n'ont rien trouvé. Enfin, de façon "inespérée et inattendue", ils croient avoir atteint la dernière étape de leur tour du globe. C'est une clinique vétérinaire où des hurluberlus soignent chats, chiens et autres animaux.

Bien sûr, Ines et Inat n'y trouvent pas leur compte. Nouveau départ. Ils échouent, cette fois, à un monastère habité par nulle autre (comme disent les chroniqueurs sportifs) que Soeur Saint-New-York-des-Ronds-d'Eau. Au demeurant charmante personne, bien prête à aider ses nouveaux hôtes. Mais arrive un féroce gangster qui dévalise la nonne, pendant qu'Ines et Inat s'esquivent en douceur pour aboutir justement (le diable s'en mêle!) en plein repaire du bandit, et alors rien ne va plus, c'est l'effondrement. Épuisés (on le serait à moins) Ines et Inat s'abîment dans le sommeil. Fin du voyage!

Et de la belle aventure "espérée et attendue". Il faut dire que nos deux chercheurs d'idéal étaient loin d'être commodes, surtout Ines Pérée. Celle de Louise Gamache m'a agacé à mort par son ton suraigu, ses cris hurlés, ses crises presque d'hystérie, son débit précipité qui nous faisait perdre une partie de ses répliques. Et elle était toujours en scène comme il convient à un premier rôle. Heureusement que son compagnon de route Inat Tendû, Paul Savoie, plus calme et pondéré, nous reposait un peu.

Cela faisait drôle de voir Catherine Bégin dans son personnage de grosse lourdaude, naïve et assez bête infirmière de chats. Quant à France Desjarlais, elle s'est montrée tout autre chose qu'une nonne empestée, gourmée et prude. Elle a été bien amusante. Au reste tous les comédiens incarnaient des personnages "inattendus", ce qui était bien de saison.

Claude Maher et Michel Demers en étaient à leurs premières armes, l'un pour la mise en scène, l'autre, chargé des décors, costumes et éclairage. Travail d'équipe intéressant et qui promet. A propos de costumes: Louise Gamache, pourquoi était-elle en maillot de bain pendant toute la pièce? Un symbole, peut-être!...

Coup de Sang

Une nouvelle pièce canadienne, mais d'une tout autre conception et structure. Jean Daigle, avec son *Coup de Sang*, nous plonge dans la réalité quotidienne de chez nous, dans notre milieu du terroir avec ses moeurs, coutumes, traditions du début de siècle. Moeurs austères, rigides; coutumes terribles simples, routinières; traditions religieuses et familiales fortes et accep-

tées d'autrefois. Si nous sommes dans l'insolite, c'est de constater l'évolution rapide, précipitée même et parfois incohérente du Québec.

La gravure burinée par Jean Daigle de la vie et de l'atmosphère monotone, feutrée, étouffante d'une famille de paysans qui cachent, sous le couvert du calme et de l'ennui, des passions bouillonnantes qui exploseront un jour, nous rappelle des situations souvent identiques ou similaires, en d'autres oeuvres de chez nous ou d'ailleurs. Mais peu importe ces influences étrangères, au reste inévitables, car, c'est bien connu, "tout a été dit". Il reste que vu par l'oeil lucide et perspicace de l'auteur, ce tableau est vrai, authentique, sans surcharge ni caricature, d'une certaine époque, celle de 1900, de la mentalité, encore fortement teintée de jansénisme sur le plan religieux et de grande réserve et pudeur dans l'expression de l'amour, réel toutefois et même tragique, des villageois et campagnards.

Et qui parlaient, au surplus, dans une langue simple, courante, populaire, mais correcte et harmonieuse: en français, quoi! Car il est faux, comme l'affirme, avec raison, Jean Daigle, qu'au théâtre on doive parler comme dans la rue. Une oeuvre dramatique est une oeuvre d'art, donc de transposition du réel vu à travers un tempérament. C'est la définition de la beauté. *Coup de Sang* est une réponse vivante à toutes les bêtises à la mode chez trop de nos écrivains: une belle pièce, forte, dramatique sans mélo, d'une situation plausible, aux personnages bien dessinés et attachants, vivant une action serrée et progressive, sans avoir besoin, pour plaire et intéresser, d'utiliser un jargon innommable.

On a parlé d'un peu de lenteur du déroulement de l'action, dans la mise en scène d'André Montmorency. Peut-être. Mais certains des silences prévus n'étaient pas inutiles quand ils sous-entendaient le travail de réflexion ou de lutte au fond de l'âme des personnages. Alors ils faisaient partie du jeu et de l'interprétation.

La distribution de *Coup de Sang* comprend quatre femmes et un homme. Un seul, mais qui, dans la scène majeure de la pièce, sa rencontre avec Julie, fait éclater la tragédie dans la vie paisible et terne d'un foyer. Gilles Renaud a joué ce rôle d'Henri avec la fougue d'une jeune passion assez fruste mais agressive. La Julie d'Andrée Lachapelle, qui séchait d'ennui dans ce milieu fermé, n'a pu y résister malgré certains efforts apparents. Je dis bien, apparents, parce que sous les refus répétés on sentait, sous-jacent, un vif désir d'acquiescement. Comme d'habitude ce personnage complexe et nuancé a été interprété par Andrée Lachapelle avec grande justesse.

Je ne sais pas si tel est son tempérament dans la vie, mais je remarque que Béatrice Picard excelle dans les rôles de pimbêche, de caractère acide et autoritaire, comme le personnage de La Mère, dans *Coup de Sang*, qui exprime bien la puissance maternelle, au foyer. De son côté, Marielle Dutil fait, avec un enjouement et naturel parfaits, une exquise Marie. Un rayon de sérénité, de calme et de bon sens. Marie, en dépit de ses déboires et mal-

heurs, a su s'accepter ainsi que son sort et la vie. Saine philosophie qui lui a fait trouver le bonheur, humble sans doute, fragile comme tous les bonheurs, mais vrai et tout près d'elle, dans le tissu bien simple de ses occupations journalières. Au contraire, la jeune Irène, interprétée par Pierrette Robitaille, la laissée pour compte, que ronge la maladie et plus encore l'amer-tume de l'abandon, cherchera le sien, son bonheur, dans l'évasion-fatale.

Après *Coup de Sang*, on ne peut que désirer voir Jean Daigle récidiver, pour notre plaisir.

Gapi

Vraiment, Antonine Maillet, beaucoup plus qu'un auteur dramatique, est une experte conteuse. Mais une conteuse qui fabrique des contes parlés et mimés, ce qui les rend aptes à la représentation scénique. Ce sont des monologues. Lus dans un livre ou entendus à la radio, ils intéressent déjà et éveillent l'imagination qui crée autour des mots tout un décor de son choix, où évoluent les personnages et s'accomplissent les faits. Mais représentés sur le plateau, ils produisent un tout autre impact. Le personnage me parle directement. Il me sollicite non pas seulement de la voix mais de tout son corps, de ses yeux qui brillent, de sa bouche qui sourit ou fait la moue, de ses gestes, de sa démarche, de toute son attitude. Il subit, lui aussi, mes réactions de spectateur qui l'influencent. Si je ris, m'esclaffe ou applaudis, il ressent un légitime contentement. Il juge même mes silences. Sont-ils le fruit de la torpeur, de l'ennui, de l'émotion, de la sympathie éprouvée au récit de sa peine, de ses tristesses? Il s'établit alors un lien, entre lui et moi, d'amitié, de compréhension, qui l'encourage et m'enrichit. C'est là la victoire du théâtre: deux hommes, le comédien et le spectateur, qui se comprennent.

Cette victoire, Antonine Maillet l'a remportée plusieurs fois avec *la Sagouine*, même récemment dans sa tournée si bien accueillie en France et Belgique. Elle la gagne, une fois de plus, avec *Gapi* que présente le Rideau Vert, ces temps-ci. Or, ce *Gapi*, même dans la mise en scène vivante d'Yvette Brind'Amour et les décors de Robert Prevost, n'a aucune intrigue ni action dramatique. C'est un déroulement de souvenirs, tantôt par *Gapi* lui-même, dans la première partie: souvenirs à bâtons rompus de ses aventures de jeunesse, de ses pêches plus ou moins heureuses, de ses rapports avec les mouettes si nombreuses sur la dune; souvenirs aussi de sa femme, la Sagouine, maintenant décédée; souvenirs, dans la deuxième partie, en un chœur à deux voix, de *Gapi* encore et de son ami Sullivan, le navigateur, qui s'est ballotté sur toutes les mers du monde et qui raconte ses expériences, ses découvertes, ses plaisirs, ceux de tous les matelots au long cours, assez vulgaires. Comme ces récits sont souvent amusants, pittoresques, naturels et très humains, capa-

bles donc, parfois, de susciter des réflexions utiles, ils nous intéressent.

D'autant qu'ils sont très vivement narrés par d'habiles comédiens qui savent faire valoir leur texte et en souligner la finesse, ou la force, ou le sérieux, ou la joyeuse gaucherie qui sent le varech ou la morue. En effet, Gilles Pelletier, en *Gapi*, a bien marqué la verdeur rustique et fruste de son personnage, son savoureux esprit cautique, les humeurs, aussi, variables de son tempérament. Le Sullivan de Guy Provost a chanté avec enthousiasme les merveilles du monde rencontrées dans ses pérégrinations d'un port à l'autre et aussi rappelé des frasques de jeunesse avec *Gapi*. Ces deux heures d'évocation dans la langue savoureuse de la Sagouine nous ont fait oublier, par l'intérêt procuré, que, tout de même, *Gapi* n'est pas une vraie pièce de théâtre mais un beau conte.

ouvrages reçus

(suite de la page 351)

- Mère Michel (la): **Le jardin naturel**. — Montréal, L'Aurore, 1976, 310 pp.
- Monière, Denis: **Critique épistémologique de l'analyse systémique de Davis Easton**, essai sur le rapport entre théorie et idéologie. — Ottawa, Ed. Univ. d'Ottawa, 1976, 254 pp.
- Montpetit, Raymond: **Comment parler de la littérature** (coll. Philosophie). — Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1976, 196 pp.
- Morgentaler, Henry: **un entretien** avec C. Germain et S. Dupont. — Montréal, Ed. l'Étincelle, 1976, 65 pp.
- Ogelsby, J.C.M.: **Gringos from the Far North**, Essays in the History of Canadian-Latin American Relations, 1866-1968. — Toronto, Macmillan of Canada, 1976, 346 pp.
- Ouellet, Fernand: **Le Bas Canada 1791-1840**, changements structurels et crise. — Ottawa, Ed. Univ. d'Ottawa, 1976, 541 pp.
- Pelletier, Réjean: **Partis politiques au Québec** (coll. sc. pol.). — Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1976, 300 pp.
- Pineau, Jean: **Mariage, séparation, divorce, l'état du droit au Québec**. — Montréal, Pr. de l'Univ. de Montréal, 1976, 290 pp.
- Pour célébrer votre mariage en Église**, détails pratiques. — Montréal, Service d'animation à la préparation au mariage, 1976, 32 pp.
- Quéré, France: **La femme avenir**. — Paris, Seuil, 1976, 156 pp.
- Rousseau, Louis: **La prédication à Montréal de 1800 à 1830**, approche religieuse. — Montréal, Fides, 1976, 270 pp.
- Roy, Jean-Louis: **La marche des québécois**, le temps des ruptures (1945-1960). — Montréal, Leméac, 1976, 384 pp.
- Russell, Letty M.: **Théologie féministe de la libération**. — Paris, Cerf, 1976, 238 pp.
- Sagard, Gabriel: **Le grand voyage au pays des Hurons**. Présentation par Marcel Trudel. — Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1976, 268 pp.
- Séguin, Pierre: **Les métamorphoses du choupardier** (roman). — Montréal, l'Arbre HMH, 1976, 220 pp.
- Séguin, Robert-Lionel: **Revue d'ethnologie du Québec 3**, Montréal, Leméac, 1976, 118 pp.
- Soucy, Jean-Yves: **Un dieu chasseur** (roman). — Montréal, Pr. Univ. Montréal, 1976, 204 pp.
- Sylvestre, Paul-François: **Propos pour une libération homosexuelle**. — Montréal, L'Aurore, 1976, 156 pp.
- Thommen, George S.: **Biorythmes**. — Montréal, Feu Vert, 1976, 185 pp.
- Taillibert, Roger: **Montréal, Stade Olympique**. — Montréal, Hurtubise HMH, 1976, 80 pp.

ROMANS QUÉBÉCOIS FÉMININS DES ANNÉES '70

La femme et le pays toujours futurs

par Gabrielle Poulin

Au lendemain de cette journée d'élections désormais historique qui a porté au pouvoir le seul parti indépendantiste du Québec, l'on serait peut-être tenté de se demander si les romanciers québécois modernes n'ont pas désespéré un peu trop vite de voir le pays réel coïncider jamais avec le pays de papier⁽¹⁾ que leurs coups de crayon rageurs s'appliquent depuis dix ans à ébaucher et à gommer sans cesse dans les livres. Quoi qu'on pense, un romancier est rarement un prophète ou, s'il l'est, c'est à la façon du prophète Osée: la vie même de son héros-narrateur et le drame qui le déchire revêtent une valeur prophétique. Dans un article paru ici même en octobre, soit un mois avant les élections, après avoir tenté de discerner les grandes tendances du roman québécois depuis dix ans, j'avais mis en évidence cet aspect tragique, presque désespéré de l'univers romanesque québécois actuel. Aujourd'hui, je voudrais compléter ce bilan partiel en tâchant d'évaluer l'apport de la romancière québécoise dans le panorama global de l'imaginaire romanesque québécois.

L'ATTENTE SÉCULAIRE DE L'HOMME

Il existe énormément de préjugés sur la littérature féminine. Chacun va prenant à son compte de vieux clichés misogynes dont le plus tenace pourrait se résumer ainsi: la femme ne fait que se raconter quand elle écrit un roman. Dans son dernier livre, Jean Cau le répète d'une façon désinvolte. Il se demande si l'inspiration, qui emprunte les traits d'une femme quand elle gratifie les auteurs mâles, ne serait pas "un homme lorsqu'elle frappe à la porte des dames écrivaines. Je comprendrais alors, poursuit-il, pourquoi nos consœurs paraissent toujours avoir pondu leurs ouvrages vêtues d'une chemise de nuit transparente. En effet, toute la littérature féminine attend l'homme. Je ne la lis pas mais je le sais⁽²⁾."

Cette déclaration a beau se terminer sur une pirouette comme une boutade, il faut bien avouer que, comme beaucoup de clichés, elle repose sur un certain nombre de faits réels. Qu'en est-il des grands romans féminins écrits chez nous? Il me semble apercevoir comme en rêve les fantômes solitaires de nos héroïnes romanesques, du moins celles qui ont été créées par des femmes: Angéline de Montbrun dont toutes les lettres crient la soif de l'amour humain; Angéline Desmarais incapable de retenir auprès d'elle son Survenant; Florentine Lacasse courant follement après la liberté qui porte le visage décevant de Jean Lévesque; Héloïse, passée sans transition du Jardin fermé à la maison close, des embrassements de l'Époux mystique aux étreintes charnelles des amants d'une nuit; Laure Clouet, qui, à quarante-quatre ans, s'éveille à la vie et est toute prête pour la venue de l'amour.

Du moins, dira-t-on, depuis les années '70, le mouvement d'émancipation de la femme a dû laisser ses traces dans le roman féminin? Nos héroïnes romanesques sont-elles encore à ce point axées sur la venue possible, improbable, illusoire du héros, prince charmant, qui seul peut valoriser leur existence et leur donner une impression de liberté et de domination en se *lais-sant* conquérir?

Un examen attentif des plus grands romans féminins parus pendant les cinq dernières années peut permettre d'apercevoir des aspects nouveaux dans l'univers romanesque des femmes et nous inciter à tenter une nouvelle confrontation entre les deux partenaires: roman masculin/roman féminin.

L'Année 1975, on s'en souvient, fut proclamée Année internationale de la femme. Les éditeurs ont-ils compris qu'il y aurait avantage à tirer parti de cette conjoncture favorable? Cette année-là, plus de la moitié des romans publiés au Québec avaient été écrits par des femmes alors que pour les dix années précédentes la proportion des romans féminins n'avait jamais dépassé le quart de la production générale. Coïncidence? Peut-être. Pourtant un autre phénomène plus troublant s'ajoute à cette première constatation: les meilleurs romans de 1975 étaient dus à une plume féminine. Quelques nouvelles-venues avaient apporté la fraîcheur de leur voix inédite dans le chœur riche mais encore trop faible des voix anciennes: Jocelyne Felix, Renée Larche, Elyane Roy, Marcelle Brisson, Normande Elie, autant de romancières, nées en 1975, dont

il sera intéressant de surveiller l'oeuvre à venir. Mais pour le moment ce sont encore leurs devancières qui s'imposent et retiennent l'attention: Gabrielle Roy, dont *Bonheur d'occasion* aurait suffi à faire la renommée, donne le magnifique *Jardin au bout du monde*, un recueil de quatre nouvelles dans lesquelles les personnages se correspondent, s'appellent et assurent au recueil l'unité et le mouvement qui caractérisent les meilleurs romans. D'Adrienne Choquette, dont les Presses laurentiennes viennent tout juste de rééditer *Confidences d'écrivains*⁽³⁾, une oeuvre posthume: *le Temps des villages*, dans la simplicité et en même temps l'art subtil de sa technique, le "récit" prenant sans en avoir l'air toute la place que les romanciers les plus modernes veulent ostensiblement lui voir accaparer dans leurs oeuvres, rappelle non seulement le souvenir mais la présence actuelle de l'auteur de *Laure Clouet*. En cette héroïne silencieuse, discrète, presque oubliée, si elles avaient pu la rencontrer il y a dix ans, peut-être les femmes du Québec auraient-elles reconnu leur propre soif de vie et leur propre jeunesse inviolée, inviolable et toujours future. En 1975 également reviennent, dans toute la force et la maîtrise de leur talent, Anne Hébert et Marie-Claire Blais, tandis qu'Andrée Maillet et Claire de Lamirande ajoutent chacune à leur oeuvre déjà considérable un roman qui témoigne de l'authenticité de leur engagement littéraire et "féministe". Tous ces romans de 1975 et ceux des années précédentes forment un corpus impressionnant qui, sinon par son étendue, du moins par sa qualité humaine et formelle peut être rapproché, sans danger d'être éclipsé ou satellisé, de l'ensemble des romans masculins de la même époque.

LE PANORAMA ROMANESQUE ACTUEL

Cette nouvelle génération de romanciers, nous l'avons vu, est pessimiste, ce qui fait dire à plusieurs que le roman québécois est noir, désespéré et désespérant. La plupart des romanciers, à l'instar des héros de Beaulieu, ne croient plus au progrès et s'abandonnent au démon de la métamorphose. Le passé, le présent et l'avenir, le réel et le rêve, l'amante, l'épouse, la fille et la mère tournent en rond dans le pays et dans les livres. Quand le roman s'achève, le romancier-narrateur-héros retombe dans le gouffre de sa solitude et de sa soif; le

1. Gabrielle Poulin, "Le roman québécois depuis dix ans: bâtir un pays de papier", dans *Relations*, vol. XXXVI, no 419, octobre 1976, p. 285-287.

2. Jean Cau, *Lettre ouverte à tout le monde*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 151.

3. *Confidences d'écrivains canadiens-français*, recueillies par Adrienne Choquette. Québec, Les Presses laurentiennes, 1976, 237 pp.

pays et la femme s'effacent comme des mirages que les mots vainement ont tenté d'atteindre et de reconquérir.

L'ensemble des romans québécois masculins ne peut plus donner du pays ni de la femme une image monolithique rassurante. Pour les romanciers, le Québec et la nation sont devenus des êtres protéiformes et inquiétants que nul ne peut se vanter de connaître vraiment et dont chaque écrivain n'aperçoit jamais qu'un aspect. Pour Jacques Benoit, ce Protée moderne prend l'apparence, dans *Jos Carbone*, d'une forêt mythique; tandis que Roch Carrier l'enferme dans un petit village de Dorchester dans *la Guerre Yes Sir*, ou le confond avec une calèche frénétique dans *Floralie, où es-tu?*, Gérard Bessette l'identifie au salon funéraire où la famille désespérée tente de s'échapper du cycle fatal qui enferme le pays et la femme dans le cercle inviolable d'un destin de mort.

Dans l'impossibilité où ils sont de reconnaître comme leur patrie le pays réel, les héros de romans sont presque tous devenus des déserteurs. Pour fuir, ils tâchent de briser les frontières pourtant inexistantes et ne trouvent de refuge, il va sans dire, que dans le no man's land de la forêt primitive, comme Momo Boulanger, le héros de Major, qui abandonne le village natal, en train de s'américaniser, la femme décevante, l'enfant qu'il lui a donné, pour regagner l'espace vacant des coureurs de bois dont il attend, comme d'une mère retrouvée, la vigueur et la jeunesse d'une renaissance.

Les romanciers désertent également la vie adulte et ses responsabilités familiales, sociales et politiques. Ils fuient vers l'arrière, vers l'enfance en allée. Jamais il n'y a eu peut-être autant de héros enfants que dans le roman québécois depuis dix ans. Qu'on pense aux romans de Ducharme, Jacques Poulin, Pierre Châtillon, André Langevin, Jean-Pierre Eugène, Marc Doré, Adrien Thériot, Georges Dor, Jacques Garneau, etc.

L'humour sert également de soupape au romancier pour qu'il puisse s'échapper du réel et du tragique d'une condition qu'il refuse: les jeux de mots, les calembours, les procédés burlesques sont autant de piroquettes destinées à désamorcer la colère, le désespoir et la violence.

Telles sont, il me semble, les grandes caractéristiques des principaux romans masculins québécois des récentes années. Disons pour résumer, en empruntant une image à Victor-Lévy Beaulieu, qu'ils sont comme des "barques toutes chavirantes, toutes échouées". Le romancier a cherché refuge en elles pour s'évader du pays réel "équivoque". Il s'aperçoit qu'il ne peut rien faire pour s'éloigner des rives. Le roman prend

eau de toutes parts et est constamment ramené sur le sable des grèves comme une barque hallucinée. À côté du romancier, rameur ou pêcheur, se profile le fantôme, créé par son désir et par sa soif. Ce fantôme, qui chez Beaulieu peut s'appeler Blanche forcée, est celui d'une femme désirable et toujours refusée, inaccessible comme la patrie, fuyante comme l'instant qui passe, décevante comme un mirage. En s'enfermant dans le monde de sa chimère, le romancier, dans bien des cas, a coupé les amarres qui retenaient les lecteurs autour de lui; le vide s'est créé insensiblement. Enchaîné dans sa solitude comme dans une camisole de force, il ne fait rien pour les retenir. Il est bien loin le temps où le romancier savait captiver le lecteur par son habileté à lui raconter une histoire plausible avec un commencement, un milieu et une fin: l'histoire de Menaud, de *Trente arpents*, de *Poussière sur la ville*, d'*Au pied de la pente douce*. Non, le romancier ne raconte plus d'histoire, il fait lui-même l'histoire quand il écrit un livre. Il est à la fois romancier et héros et les seuls lecteurs qu'il souhaite sont ceux qui acceptent de dire "je" avec lui, de lui prêter leur voix, certes, mais également de prendre la sienne, d'oublier en même temps que lui ce qu'ils sont pour traverser à sa façon le pays-roman afin que se nouent, dans un rêve impossible, la patrie future improbable à la terre lointaine des origines, l'épouse inaccessible et la mère disparue.

LA CONQUÊTE DE LA VIE

Pendant que les romanciers chavirent dans l'imaginaire et que leurs romans viennent s'échouer comme des barques chavirantes sur les rives du pays irréel, à quelle exploration et à quelle entreprise se consacrent les romancières du Québec? S'acharment-elles à suivre le sillage tourmenté des vaisseaux-fantômes ou, au contraire, ont-elles une trajectoire particulière? Furent-elles, elles aussi le réel, le présent? Sont-elles solitaires, déçues, désespérées? Pour-suivent-elles une chimère ou un objectif concret, possible, réalisable?

Pour répondre à toutes ces questions et pouvoir ébaucher au moins une esquisse du panorama romanesque féminin, il faut maintenant ouvrir quelques romans récents, ceux qui m'apparaissent, non seulement les meilleurs, mais également les plus représentatifs de la production féminine actuelle.

Lettres au surhomme(4)

Il faut noter immédiatement la désinvolture avec laquelle Andrée Maillet recourt à un procédé très ancien, presque aussi ancien que le genre romanesque lui-même, le roman par lettres. De plus, tournant apparemment le dos au présent, aux préoccupations actuelles, elle situe l'action de son roman dans les années de la dernière Guerre. L'héroïne, Salomé Camaraine, une Montréalaise de dix-neuf ans, étudie à New York où elle a fait la rencontre d'un Américain dans la trentaine. Dès la première lettre qu'elle écrit, le lecteur apprend que l'aventure amoureuse des deux jeunes gens s'est soldée par un échec et que c'est Salomé

elle-même qui a rompu. Cette correspondance reposera donc sur un paradoxe. Pendant près de deux ans, la jeune fille persistera à écrire à son amant éconduit trente-deux lettres dans lesquelles elle s'acharne à livrer à celui à qui elle avait d'abord abandonné son corps, ses pensées les plus secrètes, ses convictions les plus profondes, ses goûts, ses appréhensions. Elle lui raconte tous les événements de sa vie intime, de sa vie familiale et sociale. Elle lui parle de ses maladies, de ses succès, de ses échecs. En somme, elle est aussi ouverte avec lui qu'elle le serait vraisemblablement avec un fiancé ou un époux. Dans chacune de ses lettres, elle lui dit son amour et sa haine, sa fidélité et son affranchissement le plus total. Cette correspondance ressemble à s'y méprendre à un journal personnel, à une confession psychanalytique. À travers elle, Salomé, en même temps que le sens de la vie et le goût de la liberté, se découvre elle-même. Elle apprend et elle proclame qu'elle est femme et fière de l'être, qu'elle est attachée aux valeurs du passé, à la famille, à la patrie, qu'elle veut pour sa part contribuer à sauvegarder ces valeurs. En somme, elle fait siennes, dans l'échec d'un amour qui reposait sur l'équivoque, toutes les aspirations féminines de tendresse, de paix, de communion avec la nature. Cette fille lucide, très moderne, libre, qui sait prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas avoir à recourir à l'avorteur, ami de son oncle, dont elle connaît l'adresse, écrit:

Mes amis m'avertissent de ne jamais me fier aux hommes dans ce domaine, en aucun cas. Je pense au bonheur, moi (...) Je te l'ai dit: j'ai acquis de la prudence, pas de dureté. Ma carrière? J'y songe de moins en moins. Je voudrais me marier, avoir un chez-moi, des enfants, un mari qui m'aimerait et me protégerait, que je pourrais aimer en retour. (P. 165)

Salomé est femme, presque surfemme, n'a-t-elle pas appris avec stupéfaction, mais sans honte, que la nature l'avait dotée de deux utérus? Elle est féminine jusqu'à la pointe des cheveux et, il faut l'avouer, dans ce cas-ci du moins, Jean Cau avait raison, si elle a répudié un homme, elle n'en continue pas moins d'attendre l'homme.

La Pièce montée(5)

Dans *la Pièce montée*, Claire de Lamirande recourt à un autre procédé classique: chaque chapitre est consacré à un personnage. C'est l'ensemble des visions fragmentaires de chacun qui constitue l'univers du roman. L'histoire, elle, tourne autour d'un portrait, le portrait d'un homme décédé.

Sophie est allée à la vente aux enchères que son neveu a organisée après la mort de sa mère. Elle a eu la stupeur d'apercevoir, en se promenant autour des vieux meubles, le portrait de son frère Edmond. Devant ce qu'elle considère presque comme un sacrilège de la part du fils du disparu, elle décide de se porter acquéreur du portrait et l'apporte chez elle. Une fois en possession de ce talisman, il lui vient à l'esprit l'idée de faire une leçon à son neveu en se moquant de lui. C'est ici que le titre du roman trouve sa justification, car tous les événements

4. Andrée Maillet, *Lettres au Surhomme*. Roman. Vol. I. Montréal, la Presse, 1976, 221 pp.

5. Claire de Lamirande, *La Pièce montée*. Roman. Montréal, Éditions du Jour, 1975, 149 pp.

vont, partant d'un artifice, d'une structure fantaisiste, s'échafauder les uns sur les autres comme les étages d'une pièce montée. Sophie, le lecteur ne tarde pas à l'apprendre, a été déshéritée au profit de ses deux frères vivants à la mort de son père. Elle a paru se résigner à cette injustice tout au long des années, mais l'événement du portrait ranime son sentiment de frustration. Elle laisse donc courir dans la famille la rumeur qu'elle a trouvé une somme d'argent cachée sous le portrait d'Edmond. Cette supposée découverte ne laissera personne indifférent, surtout pas les femmes de la famille: les filles de Sophie, sa nièce, ses belles-sœurs. Chacune prend conscience à nouveau, à la lumière de sa propre vie et de ses propres échecs, de la difficulté pour une femme d'occuper, dans le monde du travail, dans la société, la place à laquelle elle croit avoir droit. Il y aurait un rapprochement intéressant à faire entre ce roman de Claire de Lamirande et *les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay. Qu'elles soient autour d'un portrait ou d'un million de timbres-primés, — peu importent les circonstances, — dans les deux cas, des femmes mettent à jour leurs désirs, leurs ambitions, la médiocrité de leur vie, la condition inférieure où elles sont maintenues. Michel Tremblay les abandonne entredéchirées et solitaires à leur désespoir; Claire de Lamirande laisse entrevoir une sorte de leur faite de compréhension mutuelle et d'entraide. Les belles-sœurs étaient comme des rapaces autour d'une proie; les femmes de la *Pièce montée* ont prêté l'ombre à la proie, parce que cette ombre bienfaisante leur est apparue brillante comme le visage de l'espoir.

Paroles et musiques(6)

Dans *Paroles et musiques*, Louise Maheux-Forcier prête sa voix à une femme qui, sur son lit d'hôpital, s'apprête à subir une intervention chirurgicale. Comme ceux qui vont mourir, elle voit défiler toute sa vie une "dernière fois sur l'écran de ses paupières"... La confession qu'elle livre contient les souvenirs de l'enfance où dominent les images de violence imposées par le grand frère qui étouffe les grenouilles, qui tue les oiseaux, coupe une tresse des cheveux de sa sœur; l'aveu de la terreur devant les colères du père; le souvenir de la vie effacée, soumise, silencieuse de la mère aux prises avec des maladies de femme qui, après l'avoir humiliée toute sa vie, l'ont emportée. Elle décrit aussi sa soif d'amour, ses rêves déçus, ses amours tumultueuses et destructrices et finalement sa recherche de tendresse et de compréhension auprès des femmes qui lui ont permis de goûter les seuls moments de paix et de douceur de son existence:

Mon père, je m'accuse de n'avoir estimé que le geste d'écrire, d'avoir compté les heures en mots, les jours en phrases et d'avoir douté de mon existence, autant que de celle des autres, si mes manuscrits n'en témoignaient pas. Ainsi, je me retirais du monde comme une novice occupée de Dieu, toute voilée comme elles le sont autour de moi lorsque me donnant les soins les plus répugnants, elles cherchent au fond de mon regard l'idée de leur propre salut en même temps que la vraie couleur de mes yeux. Ainsi, la forme du poème, la sonore dentelle qui l'habille, m'ont tenu lieu de robe et de réalité. J'ai désiré que le temps s'arrête à mesure qu'il passait. (P. 46)

Quand elle se croit parvenue à ses derniers moments, c'est encore dans l'univers des mots, dans le paradis artificiel du roman poétique que se réfugie l'héroïne de Louise Maheux-Forcier. Toute sa vie, elle a voulu fuir le destin tragique des femmes de son pays, en se libérant des contraintes qui pèsent sur l'épouse et sur la mère. Après avoir aimé follement et servilement un homme qui l'a déçue et trahie, elle s'est tournée vers des amours narcissiques pour retrouver l'intégrité de son être. Quand elle reprend l'usage de ses sens au sortir de la salle d'opération, après cette longue descente aux enfers de sa mémoire, elle constate que cette vigile ne conduisait pas à la mort, mais au réveil brutal dans son corps de femme, un corps désormais mutilé. Face au livre-miroir qui lui renvoie sa propre image, l'héroïne puise cependant de nouvelles raisons de vivre:

Voici le crépuscule et l'heure du kérosène dans le réservoir de la lampe. J'ai provision de murmures et de secrets pour les oreilles fines. J'ai à parler à ceux que j'aime. C'est la brunante éclairée de mouches à feu. (167)

La femme a retrouvé sa puissance dans la complicité avec les forces de la nuit. La parole féconde a surgi des paroles proférées dans une sorte d'hypnose; la musique intérieure, celle qui ressemble à la paix, est née des sons de toute une vie dont l'oreille attentive a pu capter, au-delà de la cacophonie d'un univers de violence, l'harmonie indestructible.

Je ne mentionnerai *les Enfants du sabbat*(7) d'Anne Hébert qu'à titre de rappel puisque j'ai déjà consacré quelques articles

à ce roman(8). Comme Elisabeth, dans *Kamouraska*, sœur Julie combat de toutes ses forces pour sauvegarder son intégrité, sa vie et sa liberté. Mieux qu'elle cependant elle réussira à miner les forces occultes qui l'écrasent, car elle parviendra à réconcilier dans son être la chair, l'esprit et ce cœur obscur qu'est l'imaginaire. L'enfant qu'elle met au monde au terme de ses mois d'épreuve est le fruit de cette réconciliation.

Bien d'autres romans pourraient témoigner de cette recherche vitale de la femme romancière, recherche étroitement liée à son expérience d'écriture. Michèle Mailhot, par exemple, dans *le Portique*(9), laissait présager le séisme qui devait ébranler le monastère des *Enfants du sabbat*. Cette romancière fougueuse et tenace, patiemment, ronger maille après maille, roman après roman, le filet qui continue d'emprisonner la femme québécoise même après que les barrières extérieures se sont effondrées. Pour elle, comme pour l'héroïne des *Manuscrits de Michel Archange*(10) de Marie-Claire Blais, la conquête de la vie doit emprunter l'étroit chemin de l'introspection et déboucher sur l'univers purifié et réinventé de l'écriture.

D'une façon ou d'une autre, les romancières québécoises modernes doivent d'abord régler un compte personnel avec le passé. Pour les plus grandes d'entre elles, cette liquidation va de pair avec la recherche formelle et dépasse largement les préoccupations autobiographiques et féministes. D'autres, cependant, soit parce qu'elles sont encore inexpérimentées dans les voies de l'écriture, soit parce qu'elles ne possèdent pas ces dons qui font les véritables romancières, ne parviennent pas à décoller de leur petit monde qu'elles traînent comme un boulet.

Après ce rapide survol des principaux romans féminins récents, peut-on, sans risquer des généralisations trop hâtives, tenter de dégager certaines tendances spécifiques de l'apport de la femme à la littérature québécoise moderne? J'ai lu récemment le numéro que la revue *Liberté*(11) vient de consacrer à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, celle qui a eu lieu en octobre 1975 et dont le thème était précisément "La femme et l'écriture". Les séances, semble-t-il, furent orageuses, le problème de l'écriture passant souvent au second plan devant des plaidoyers virulents sur la condition de la femme. A la lumière de ce colloque, j'ai relu quelques romans féminins. J'ai alors soudainement mieux compris que pour la romancière, même la moins engagée activement dans le mouvement d'émancipation de la femme, l'univers romanesque ne peut s'édifier dans une sorte de no woman's land idéal, paradis de l'écriture purifiée de toutes les scories qu'ont accumulées au cours des siècles sur l'âme féminine les sociétés patriarcales, les traditions chevaleresques et les civilisations modernes de la violence. Mais écrire un roman, pour la femme, quoi qu'on puisse penser, ce n'est pas d'abord défendre une cause: celles qui visent cet objectif, comme Madeleine Ouellette-Michalska, Michelle Guérin, Hélène Rioux, Jovette Mar-

6. Louise Maheux-Forcier, *Paroles et musiques*. Roman. Montréal, Cercle du Livre de France, 1973, 167 pp.
7. Anne Hébert, *Les Enfants du sabbat*. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1975, 187 pp.
8. "La 'nouvelle Héliode' québécoise: une lecture des *Enfants du sabbat*", dans *Relations*, vol XXXVI, no 413, pp. 92-94.
"Qui sont les 'enfants du sabbat'?", dans les *Lettres québécoises*, vol. I, no 1, mars 1976, pp. 4-6.
9. Michèle Mailhot, *Le Portique*. Roman. Montréal, Le Cercle du Livre de France 1967, 133 pp.
10. Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange*. Roman. Coll. "Les Romanciers du Jour". Montréal, les Éditions du Jour, 1968, 127 pp.
Marie-Claire Blais, *Vivre! Vivre!* Roman, la suite des *Manuscrits de Pauline Archange*, coll. "Les Romanciers du Jour", 1969, 170 pp.
Marie-Claire Blais, *Les Apparences*. Roman, 3e tome des *Manuscrits de Pauline Archange*. Coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, les Éditions du Jour, 1970, 203 pp.
11. *Liberté*, vol XVIII, no 4-5, (juillet-octobre 1976), "La Femme et l'écriture". Actes de la rencontre québécoise internationale des écrivains... et les chroniques de *Liberté*, 394 pp.

chessault, Dominique Blondeau, etc., ne parviennent qu'à réussir des plaidoyers horripilants, stériles pour la littérature, — mais c'est vivre, c'est récupérer chacun des instants de sa vie, rassembler les forces vives inemployées. Sur chacun des romans que nous avons parcourus aujourd'hui, on pourrait apposer ce sceau de la vie.

De cette soif de vie découle, il va sans dire, le besoin d'affirmer son identité, de se ressaisir dans la plénitude de ses dons spécifiques, dons du corps, de l'esprit et du cœur, de rejeter les puissances occultes séculaires qui ont pesé sur le destin des femmes. Pendant que les romanciers du Québec s'enferment dans la solitude, s'interrogent avec angoisse et désespoir sur ce qu'ils croient être l'échec national, se lamentent, gémissent et jurent devant les forces de mort en germe dans tous les signes de vie, poursuivent le fantôme de l'épouse décevante confondue avec celui de la patrie irrédée et cherchent, dans le refuge apaisant du souvenir de la mère et du passé, l'oubli et le pis-aller des métamorphoses, les romancières, elles, sont ailleurs, aux antipodes de cet univers noir et fataliste. Peu importe que leurs romans présentent l'apparence des moules anciens. Ces moules éclatent sous la puissance du ferment qu'elles y enferment. Chacune de leurs œuvres, comme une naissance, dans les manifestations confondues de la douleur et de la joie, porte les signes d'une longue filiation, d'une ascendance obscure, mais tenace. Les romanciers ont désespéré que la terre et le Québec leur soient jamais une patrie: ils n'attendent plus la parousie; les romancières, elles, sont encore avant le chaos, dans ce monde des possibles. Elles écrivent, comme l'on enfante, l'univers de leur corps; elles découvrent avec ravissement ce monde neuf qui les attend et qui naîtra d'elles et avec elles. Adam a vécu, il a péché, il désespère. Eve travaille dans l'ombre à préparer l'ère nouvelle, la patrie future, non pas une patrie de papier qui se déchire dès qu'on tente d'y tracer une frontière, mais une patrie de chair et de sang, la patrie de son corps reconquis, de son identité reconnue, de sa fidélité dans la liberté.

Toute la littérature québécoise féminine, oui, c'est vrai, "attend l'homme", non pas comme un Messie, un surhomme, un prince charmant, un héros, un père ou un fils, mais comme l'Époux réel, promis à la femme nouvelle. D'ici le jour des retrouvailles et des Noces, le romancier et la romancière poursuivent leurs chemins parallèles, apparemment très éloignés l'un de l'autre. Leurs romans témoignent cependant de leur manque réciproque, du besoin qu'ils ont l'un de l'autre, et, quand on les confronte, on s'aperçoit que de leur complémentarité, la littérature québécoise tire sa richesse, sa fécondité et son épanouissement futur.

Le 16 novembre 1976.

relations

— tables de l'année 1976 — 36e année, numéros 411-421

I — AUTEURS

ARES, R. — Les "transferts" linguistiques à Montréal. III — le cas des groupes portugais, hongrois, ukrainien, chinois et espagnol: 13.
— "L'accession à la souveraineté et le cas du Québec" de Jacques Brossard: 235.
— Pour se retrouver dans les dédales de la pensée marxiste: 341.
AUTEUIL (d'), G.-H. — chronique THEATRE (ci-dessous, IV).
BOUCHARD, G. — Le Service de Pastorale des jeux olympiques: 174.
BOURGAULT, R. — Les Catholiques américains élisent leur Président: 335.
BOURGAULT, G. — Chantier 1976 — Quelle famille: 80.
— A la recherche d'une nouvelle éthique: 120.
BROSSARD, J. — Document: le droit du Québec à l'autodétermination et à l'indépendance: 238.
CARRIER, H. — Une ère nouvelle de l'éducation: la formation permanente: 240.
CHARBONNEAU, A. — Les Béatitudes: 300.
CHENEVERT, J. — Démocratiser l'Eglise?: 249.
Une discussion mal engagée: 271.
— Vers une expulsion de la théologie: 298.
— L'Eglise d'Italie en congrès: 333.
CHOQUETTE, R. — La vie dans l'Esprit et la méditation transcendante: 227.
COMITE CATHOLIQUE. — Reprendre en main le projet scolaire: 280.
DESROCHERS, I. — Croissance économique et responsabilités sociales: 2.
— Un évêque prophétise et en paie le prix: 264.
— Une Eglise qui garde de moins en moins le silence: 291.
— Le Québec veut-il vivre?: 323.
DUSSAULT, M. — Martin Heidegger, Une mort qui donne à penser...: 220.
ETHIER, J.-R. — Cinéma:
— Que la fête commence!: 57.
— Le spectacle cinématographique: 67.
— La Marquise d'O: 315.
— Face à... quoi? Sur le dernier film d'Ingmar Bergman: 343.
GRANDMAISON, J. — Une Eglise tranquille dans une société volcanique I: 131.
— II — Les orientations profanes des catholiques québécois: 163.
— III — Un débat de fond et deux pistes d'action: 195.
— L'a — société et la 3e révolution (Tricofil): 259.
HARVEY, J. — Le dimanche et le lundi: 135.
ICART, M. — Les pays catalans, leur histoire et leur question nationale: 17.
LABELLE, J.-P. — L'Arche de Jean Vanier, un message actuel: 63.
— Un moment de réflexion sur l'Eglise du Québec: 255.
— La crise de l'Eglise en France: 330.
LACHANCE, R. — Impact de l'Incarnation sur la vie du chrétien: 340.
LAMONT, Mgr Donald R. — La situation réelle en Rhodésie: 264.

— Lettre ouverte au gouvernement de Rhodésie: 266.
LEGÈRE, Martin — La coopération, facteur de développement économique chez les Acadiens: 268.
LEGRIS, D. — Eglise et Evangile en Chine: 147.
LEVER, Y. — Chronique CINEMA (ci-dessous IV).
LORTIE, L. — Le Mouvement des Travailleurs Chrétiens: 312.
LUCIER, P. — La crise des valeurs au Québec: 70.
— La Pâque d'une culture: 107.
MARCOTTE, M. — Homosexualité et morale. I — Les données phénoménologiques de base: 142.
— II — Préambules critiques et vues d'ensemble: 169.
— Détroit appelle, Répondez Chicago: 296.
MENARD, G. — Entre mensonge et vérité. Approche de l'idéologie, I. Présence et genèse d'un concept: 21.
— Une théologie écartée entre le Séminaire et la rue: 40.
— Entre mensonge et vérité. Approche de l'idéologie, II. La contribution marxiste: 109.
— Entre rêve et réalité: approche de l'utopie, — La réhabilitation d'un concept: 178.
— II. Dimensions de l'utopie: 210.
MESSIER, E. — L'Unité des soins palliatifs et le département de pastorale à l'hôpital Royal Victoria: 305.
MYRE, A. — Il est ressuscité? Et puis après?: 103.
PAGE, J.-G. — Commentaires à la suite de l'élection du 15 novembre: 328.
PAIEMENT, G. — Les voies d'avenir des communautés de base: 98.
POULIN, G. — chroniques LITTÉRATURE et LES LIVRES (ci-dessous, III).
— Romans québécois féminins des années '70: 347.
RAYMOND, L.-B. — Malraux: la pensée d'un homme exceptionnel: 339.
ROY, D.J. — La Bioéthique, une responsabilité nouvelle pour le contrôle d'un nouveau pouvoir: 308.
RUEST, M. — Education: les offres patronales 2: la sécurité de l'emploi: 9.
— 3. La tâche des enseignants: 51.
— Education: les négociations. — Qui veut un décret: 83.
— Négociations: Pourquoi cette loi: 139.
— Médiateurs de la dernière chance?: 207.
— Les conditions d'une éducation permanente: 246.
— Peut-on parler de névrose chrétienne?: 342.
SEGUNDO, J.L. — Libération et Evangile I: 151.
— Libération et Evangile II, — L'apport spécifique des chrétiens à la libération: 184.
— III. — Prophétisme aujourd'hui et lecture de Bible: 216.
SOUFFRANT, Claude — Léopold Sédar Senghor: son apport idéologique au Tiers Monde Noir: 278.
VALQUETTE, S. — Nairobi: Jésus libère et unit. 5e Assemblée générale du C.O.E.: 35.
— Nairobi: Chrétiens solidaires de toute l'humanité: 74.
— Accords d'Helsinki respectés ou violés en U.R.S.S.: 276.
VERDIEU, E. — Le Canada et le nouvel ordre économique international: 115.
— Le Canada et la faim dans le monde: 202.

II — MATIÈRES

ACADIE — L'Acadie et ses poètes, G.P.: 29.
ACADIENS — La coopération, facteur de développement économique chez les Acadiens, M.L.: 268.
AFRIQUE — Léopold Sédar Senghor: son apport idéologique au Tiers-Monde Noir, C.S.: 278.
AUTODÉTERMINATION — "L'accession à la souveraineté et le cas du Québec" de Jacques Brossard, R.A.: 235.
BRÉSIL: terre des martyrs. —
— Une Eglise qui garde de moins en moins le silence, I.D.: 291.
— Documents: 292.
CATALANS (PAYS) — Leur histoire et leur question nationale, M.L.: 17.
CHANTIER '76 — Quelle famille!, G.B.: 80.
CHINE — Eglise et Evangélisation en Chine, D.L.: 147.
CINEMA — voir ci-dessous, IV.
COMMUNAUTÉS DE BASE — Les voies d'avenir des communautés de base, G.P.: 98.

COOPÉRATION — La coopération, facteur de développement économique chez les Acadiens, M.L.: 268.
ÉCONOMIE — Croissance économique et responsabilités sociales, I.D.: 2.
— Le Canada et le nouvel ordre économique international (NOEI), E.V.: 115.
ÉDUCATION — les offres patronales 2: la sécurité de l'emploi, M.R.: 9.
— 3. La tâche des enseignants, M.R.: 51.
— Les négociations. Qui veut un décret, M.R.: 83.
— Les négociations. Pourquoi cette loi, M.R.: 139.
— Médiateurs de la dernière chance?, M.R.: 207.
— Une ère nouvelle de l'éducation: la formation permanente, H.C.: 240.
— Les conditions d'une éducation permanente, M.R.: 246.
— Reprendre en main le projet scolaire, Comité catholique: 280.
ÉGLISE —
— Une Eglise tranquille dans une société volcanique, J.G.M.: 131.

— Le dimanche et le lundi, J.H.: 135.
 — Église et Évangile en Chine, D.L.: 147.
 — Une Église tranquille dans une société volcanique I. Les orientations profanes des catholiques québécois, J.G.M.: 163.
 — III. — Un débat de fond et deux pistes d'action, J.G.M.: 195.
 — Démocratiser l'Église, J.C.: 249.
 — Un moment de réflexion sur l'Église du Québec, J.-P.L.: 255.
 — Une discussion mal engagée, J.C.: 271.
 — Détroit appelle, Répondez Chicago!, M.M.: 296.
 — L'Église d'Italie en congrès, J.C.: 333.
 — La crise de l'Église en France, J.-P.L.: 330.
ELECTIONS —
 — Le Québec veut-il vivre?, I.D.: 323.
 — Commentaires à la suite de l'élection du 15 novembre, J.-G.P.: 328.
 — Les Catholiques américains élisent leur Président, R.B.: 335.
ETHIQUE — A la recherche d'une nouvelle éthique, G.B.: 120.
ETHIQUE SEXUELLE —
 — Homosexualité et morale. I — Les données phénoménales de base, M.M.: 142.
 — II. — Préambules critiques et vues d'ensemble, M.M.: 169.
EXPERIENCE SOCIALE — L'a-société et la troisième révolution (Tricofil), J.G.M.: 259.
FAIM — Le Canada et la faim dans le monde, E.V.: 202.
FAMILLE — Chantier '76, Quelle famille, G.B.: 80.
HEIDEGGER — Une mort qui donne à penser, M.D.: 220.
HOMOSEXUALITE — Homosexualité et morale. I — Les données phénoménales de base, M.M.: 142.
IDEOLOGIE — Entre mensonge et vérité. Approche de l'ideologie 1. Présence et genèse d'un concept, G.M.: 21.
 2. La contribution marxiste, G.M.: 109.
JEUX OLYMPIQUES — SERVICE DE PASTORALE DES JEUX OLYMPIQUES — Un programme à long terme axé sur l'activité sportive, G.B.: 174.
LANGUE — Les "transferts" linguistiques à Montréal, III le cas des groupes portugais, hongrois, ukrainien, chinois et espagnol, R.A.: 13.
LIBERTE RELIGIEUSE — Accords d'Helsinki respectés ou violés en URSS?, S.V.: 276.
LITTERATURE: voir ci-dessous, III.
MEDITATION TRANSCENDENTALE — La vie dans l'Esprit et la méditation transcendente, R.C.: 227.
MEDECINE, VIE ET MORT — L'Unité des soins palliatifs et le département de pastorale à l'hôpital Royal Victoria, E.M.: 305.
 — La Bioéthique: une responsabilité nouvelle pour le contrôle d'un nouveau pouvoir, D.J.R.: 308.
MONDE OUVRIER — Le Mouvement des Travailleurs Chrétiens, L.L.: 312.
OECUMENISME — Nairobi: Jésus libère et unit. 5e Assemblée générale du C.O.E., S.V.: 35.
 — Nairobi: Chrétiens solidaires de toute l'humanité, S.V.: 74.
PASTORALE — Le Service de Pastorale des Jeux Olympiques, G.B.: 174.
RESURRECTION — Il est ressuscité? et puis après? A.M.: 103.
 — La Pâque d'une culture, P.L.: 107.
RHODESIE — Un évêque prophète et en paie le prix, I.D.: 264.
 — La situation réelle en Rhodesie, Mgr D.L.: 264.
 — Lettre ouverte au gouvernement de Rhodesie, Mgr D.L.: 266.
SENGHOR — Léopold Sédar Senghor: son apport idéologique au Tiers-Monde Noir, C.S.: 278.
SOCIALES (RESPONSABILITES) — Croissance économique et responsabilités sociales, I.D.: 2.
THEATRE — voir ci-dessous, IV.
THEOLOGIE — Une théologie écartelée entre le Séminaire et la rue, G.M.: 40.
 — Document: La Théologie entre le Séminaire et la rue: 46.
 — Vers une expulsion de la Théologie, J.C.: 298.
 — Les Béatitudes, A.C.: 300.
THEOLOGIE DE LA LIBERATION — Libération et Évangile I, J.L.S.: 151.
 — II. — L'apport spécifique des chrétiens à la libération, J.L.S.: 184.
 — III. — Prophétisme aujourd'hui et lecture de la Bible, J.L.S.: 216.
URSS — Accords d'Helsinki respectés ou violés en URSS?, S.V.: 276.
U.S.A. — Détroit vous appelle, Répondez Chicago!, M.M.: 296.
 — Les Catholiques américains élisent leur Président, R.B.: 335.
UTOPIE — Entre rêve et réalité: Approche de l'utopie I — La réhabilitation d'un concept, G.M.: 178.
 — II. — Dimensions de l'utopie, G.M.: 210.
VALEURS NOUVELLES — Le spectacle cinématographique, J.-R.E.: 67.
 — La crise des valeurs au Québec, P.L.: 70.

III — LES LIVRES

ARSENAULT, G. — *Acadie Rock* (G.P.): 31.
 BEAULIEU, V.-L. — *Blanche forcée* (G.P.): 318.
 BRAULT, J. — *L'en dessous l'admirable* (G.P.): 221.

BROSSARD, J. — *L'accession à la souveraineté et le cas du Québec* (R.A.): 235.
 CHAMBRE, H. — *De Karl Marx à Lénine et Mao Tsé Tung* (R.A.): 341.
 CHIASSON, H. — *Mourir à Scoudouc* (G.P.): 31.
 CHOQUETTE, A. — *Le temps des villages* (G.P.): 157.
 CLARKE, B. — *Un pari pour la joie, l'Arche de Jean Vanier* (J.-P.L.): 63.
 DENIEL, R. — *Religions dans la ville* (S.V.): 287.
 DUCHARME, R. — *Les Enfants du silence* (G.P.): 31.
 DUGUAY, C. — *Les Stigmates du silence* (G.P.): 31.
 ELIE, N. — *Sammar* (G.P.): 125.
 EN COLLABORATION — *Les sports dans l'optique chrétienne* (R.A.): 87.
 FELX, J. — *Les petits camions rouges* (G.P.): 125.
 FOREST, L. — *Saisons antérieures* (G.P.): 30.
 GODBOUT, J. — *L'île au dragon* (G.P.): 319.
 HEBERT, A. — *Les Enfants du sabbat* (G.P.): 92.
 LAFOND, M., c.s.c. — *Confessions et réflexions* (R.A.): 87.
 LEBLANC, R. — *Cri de terre* (G.P.): 29.
 MAJOR, A. — *Les Rescapés* (G.P.): 188.
 MAILHOT, M. — *Veuille agréer...* (G.P.): 125.
 MAILLET, A. — *À la mémoire d'un héros* (G.P.): 125.
 MARCOTTE, G. — *Le roman à l'imparfait* (G.P.): 286.
 MAREILLE, F. — *Overdose* (M.R.): 94.
 MIRANDE, J. — *Samara* (M.R.): 94.
 MAJOR, A. — *L'épidémie* (G.P.): 157.
 MOLLO, S. — *Les Muets parlent aux sourds* (M.R.): 94.
 NEATBY, B. — *La grande dépression des années 30* (M.R.): 94.
 PAGE, J.-G. — *Réflexions sur l'Église du Québec* (J.-P.L.): 255.
 RIOUX, H. — *Un sens à ma vie* (G.P.): 125.
 ROY, E. — *Chatmaux* (G.P.): 60.
 ROY, G. — *Un jardin au bout du monde* (G.P.): 157.
 S. CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI — *Déclaration sur certaines questions d'éthique sexuelle* (R.A.): 88.
 S.S. PAUL VI — *L'évangélisation dans le monde moderne* (R.A.): 87.
 SOLIGNAC, Dr. P. — *La névrose chrétienne* (M.R.): 342.

IV — THÉÂTRE ET CINÉMA

Pièces commentées par Georges-Henri d'Auteuil

Boussille et les Justes: 28.
Chaises (Les): 190.
Coup de sang: 345.
Délire à deux (Le): 190.
Dernier des Don Juan (Le): 158.
Dreyfus: 58.
Évangéline Deusse: 124.
Gapi: 345.
Hamlet: 158.
Ines Périe et Inat Tendu: 345.
Journées entières dans les arbres (Des): 222.
Lion en Hiver (Le): 345.
Macbeth: 190.
Marathon (Le): 222.
Marche, Laura Secord: 58.
Misanthrope (Le): 317.
Nef des Sorcières (La): 124.
Noce chez les Petits Bourgeois (La): 190.
Noé: 28.
Nonnes (Les): 190.
Ouvre-boîte (Le): 254.
Pays dont la devise est: Je m'oublie (Un): 317.
Pique-nique en campagne: 90.
Précieuses ridicules: 59.
Rivaux (Les): 316.
Soudain, L'été dernier: 190.
Tempest (The): 158.
Tour Eiffel qui tue (La): 222.
Vilains (Les): 90.

films analysés par Yves Lever

Ah! — Au coeur du monde primitif: 27.
Amour blessé (L'): 26.
Carajou et le péril blanc: 156.
Chronique des années de braise: 252.
Cinéma africain (Le): 27.
Jean Carignan, violoneux: 27.
Mustang: 26.
Partis pour la gloire: 26.
Pour le meilleur et pour le pire: 26.
Soleil a pas de chance (Le): 27.
Tête de Normande Saint-Onge (La): 26.

films analysés par Jean-René Ethier

All the President's Men: 187.
Face à face: 343.
La marquise d'O: 315.
Que la fête commence: 57.

OUVRAGES REÇUS

André, Anne: *Je suis une maudite sauvagesse*. — Montréal, Leméac, 1976, 240 pp.
 Andrew, Caroline, Blais, A., et Desrosiers, R.: *Les élites politiques, les bas-salariés et la politique du logement à Hull*. — Ottawa, Ed. Univ. d'Ottawa, 1976, 280 pp.
 Bellefleur, M. et Levasseur, Roger: *Loisir Québec* (Les Dossiers Beaux-Jeux 1). — Montréal, Ed. Bellarmin, 1976, 109 pp.
 Berger, René: *La télé-fission, alerte à la télévision*. — Tournai, Casterman, 210 pp.
 Cahiers de recherche éthique: *Une nouvelle morale sexuelle?* — Montréal, Fides, 1976, 150 pp.
 Carrière, Gaston: *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada* (tome 1). — Ottawa, Ed. Univ. d'Ottawa, 1976, 350 pp.
 Chambre, Henri: *De Karl Marx à Lénine et Mao Tsé Tung*. — Paris, Aubier Montaigne, 1976, 413 pp.
 Charbonneau, Louis: *L'Embryon*. — Montréal, Ed. Feu Vert, 1976, 170 pp.
 Chatillon, Colette: *L'histoire de l'agriculture au Québec*. — Montréal, Ed. l'Étincelle, 1976, 126 pp.
 Chaunu, Pierre et Suffert, Georges: *La peste blanche*. Comment éviter le suicide de l'occident. — Paris, Gallimard, 1976, 265 pp.
Criminologie, "L'emprisonnement au Québec". — Montréal, Pr. Univ. de Montréal, 1976, 245 pp.
Crédite, "Pour un nouveau contrat médical". — Montréal, Collège Ahuntsic, 1976, 205 pp.
Études françaises, "Jacques Ferron". — Montréal, Pr. Univ. de Montréal, oct. 1976.
 Desgout, Christian: *Le plaisir sexuel, est-ce un droit?* — Paris, Ed. du Levain, 1975, 104 pp.
 Geoffroy, Jean et Claude, Michel: *Le nez-o-limpisme*. Montréal, Ed. l'Étincelle, 1976.
 Girardi, Giulio: *Chrétiens pour le socialisme*. — Paris, Cerf, 1976, 206 pp.
 Grollenberg, Lucas: *Bible Study for the 21st Century*. — Wilmington, N. Carolina, Consortium Books, 1976, 180 pp.
 Guindon, André: *The Sexual Language*. An Essay in Moral Theology. — Ottawa, U. of Ottawa Press, 1976, 476 pp.
 Hamel, Réginald: *Gaétane de Montreuil*. — Montréal, L'Aurore, 1976, 210 pp.
 Harvey, Azade: *Contes et légendes des Îles-de-la-Madeleine 2*, "Azade! — Raconte-moi tes îles!" — Montréal, Ed. Intrinsèque, 1976, 128 pp.
 Hébert, Jacques: *La terre est ronde*. — Montréal, Fides, 1976, 187 pp.
 Kattan, Naïm: *La traversée. Nouvelles*. — Montréal, l'Arbre, HMH, 1976, 154 pp.
 Israel, Lucien: *Le cancer aujourd'hui*. — Montréal, Ed. l'Étincelle, 1976, 344 pp.
 Janelle, Claude: *Citations québécoises modernes*. — Montréal, Ed. de l'Aurore, 1976, 126 pp.
 Julien, Jacques et Perron, Claude: *De souvenir en avenir*. Prière pour une liturgie personnelle et communautaire. — Montréal, Fides, 1976, 156 pp.
 Julien, Pierre André, Lamonde, Pierre et Latouche, Daniel: *Québec 2001, une société refroidie*. — Québec, Ed. du Boréal Express, 1976, 213 pp.
 Kusche, L. David: *Le triangle des Bermudes, la solution du mystère*. — Montréal, Ed. de l'Étincelle, 1976, 296 pp.
 Leigh, Norman: *13 contre la banque*. — Montréal, Ed. Feu Vert, 1976, 294 pp.
Le point théologique, n. 18, "Mélanges E. Schillebeeckx, L'expérience de l'Esprit". Paris, Beauchesne, 1976, 254 pp.
Les cahiers des dix, n. 40, 1975. — Québec, 1976, 315 pp.
 Lessard, Diane: *L'agriculture et le capitalisme au Québec*. — Montréal, Ed. l'Étincelle, 1976, 180 pp.
 Libmann, Jean: *Le nouveau divorce*. — Tournai, Casterman, 1976, 202 pp.
 Malouin, Paul: *Le livre du trappeur québécois*. — Montréal, Ed. de l'Aurore, 1976, 216 pp.

(suite à la page 346)

DES RÉÉDITIONS ATTENDUES



Pédagogie de l'expérience spirituelle personnelle

Bible et Exercices spirituels

par Gilles Cusson

Pour mieux comprendre la démarche personnelle qu'exigent les Exercices de saint Ignace.

427 pages; \$8 (par la poste \$8.50)

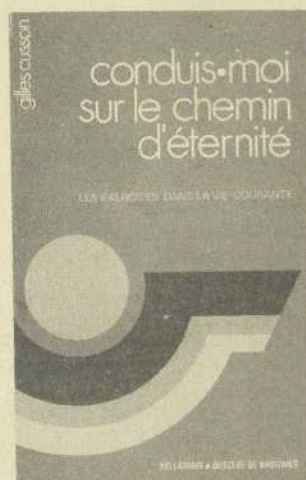
Conduis-moi sur le Chemin d'Eternité

Les Exercices dans la vie courante

par Gilles Cusson

Un retour à l'esprit de saint Ignace:
les Exercices au milieu des occupations quotidiennes.

219 pages; \$5 (par la poste \$5.50)



Des livres pleins d'actualité quand le Québec s'interroge sur lui-même

Loisir Québec 1976

par Michel Bellefleur et Roger Levasseur

109 pages; \$3.50 (par la poste \$4)

••

Philosophie au Québec

Colloque de la Société de Philosophie du Québec

263 pages; \$7.50 (par la poste \$8)

••

Réflexions sur l'Eglise du Québec

par Jean-Guy Pagé

108 pages; \$3.50 (par la poste \$4)

Chez votre libraire ou aux

Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent

Montréal H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541